

La callipédie. Ou l'art d'avoir de beaux enfans / Traduction nouvelle ... par J.M. Caillau.

Contributors

Quillet, Claude, 1602-1661.
Caillau, Jean-Marie, 1765-1820.

Publication/Creation

[Bordeaux] : [Pinard], [1799]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vst6ryzw>

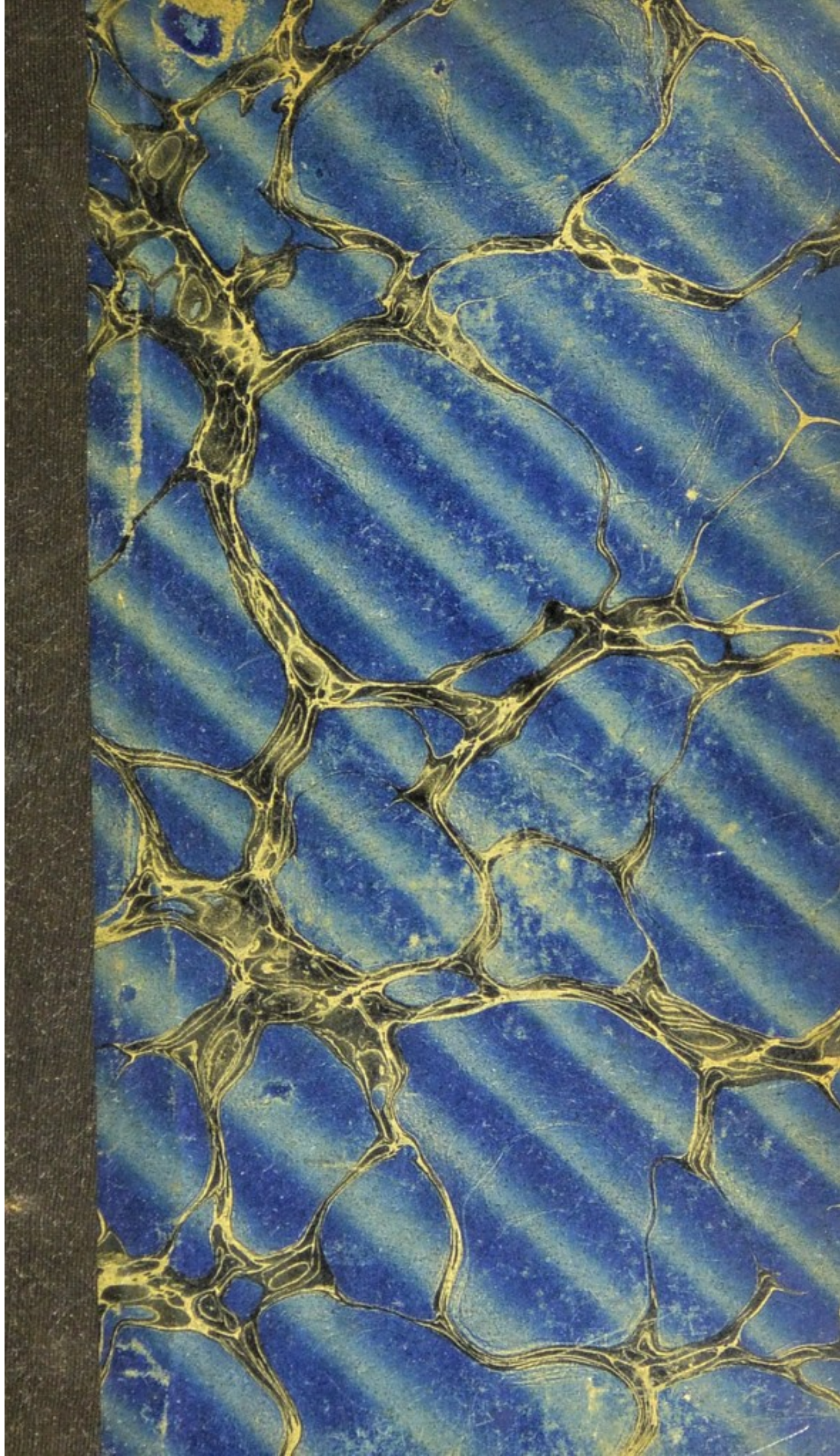
License and attribution


This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28757981>

L. G. Baug

+

L A

CALLIPÉDIE.

O U

L'ART D'AVOIR DE BEAUX
ENFANS.

a

A BORDEAUX.
DE L'IMPRIMERIE DE PINARD
PÈRE ET FILS.

42550

L A
CALLIPÉDIE.

O U

L'ART D'AVOIR DE BEAUX
ENFANS.

Traduction nouvelle du poëme latin
de Claude QUILLET,

PAR J. M. CAILLAU,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS MÉDICALES DE
PARIS, BORDEAUX, BRUXELLES;

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE RURALE DU DÉPARTEMENT
DE VAUCLUSE.

1799

CALLIPEDON.

OF THE

THEOLOGY OF THE
OF THE CHURCH OF ENGLAND.

BY J. H. CLARKE.

REVISED EDITION, WITH
TABLE, CORRECTIONS, &c.

THEOLOGY OF THE
OF THE CHURCH OF ENGLAND.



JE DÉDIE

A L'ILLUSTRE SOCIÉTÉ
DE MÉD. CHIRURG. PHARM.
DE BRUXELLES,
POUR LA REMERCIER
DE M'AVOIR ADMIS DANS SON SEIN,
CETTE NOUVELLE ÉDITION
D'UN MÉDECIN POÈTE,
QUI, DANS UN OUVRAGE ADMIRABLE,
ET SOUS UN TITRE
EN APPARENCE FRIVOLE,
MAIS QUI REMPLIT TOUTES
SES PROMESSES,
A CHANTÉ EN LANGAGE DES DIEUX,
ET TOUJOURS EN PRÉSENCE
DE L'AUSTÈRE MINERVE,
A L'EXEMPLE D'HOMÈRE
ET DU VIEILLARD D'ASCRA,
LA PLUS UTILE
ET LA PLUS AIMABLE SCIENCE;
L'ART DE PERFECTIONNER
L'ESPÈCE HUMAINE
ET D'UNIR
A UN BEAU CORPS UNE BELLE ÂME.

A Bordeaux, ce 2 Pluviôse an 7.

THE BIBLE

A NEW TRANSLATION
OF THE
HOLY SCRIPTURES
IN
THE
NEW
TESTAMENT
AND
THE
OLD
TESTAMENT
WITH
A
PREFACE
AND
A
GENERAL
INTRODUCTION
BY
THE
REV.
JOHN
WYLLIE
D.D.
OF
GLASGOW
UNIVERSITY
AND
OF
THE
SCOTLANDS
MODERATION
AND
MINISTRY
OF
THE
CHURCH
OF
SCOTLAND
1826

NOTICE

SUR CLAUDE QUILLET.

CLAUDE QUILLET naquit à Chinon, dans la ci-devant Touraine, au commencement du 17^e. siècle. Il exerça d'abord la médecine ; mais il fut obligé, par des raisons que nous allons succinctement exposer, d'abandonner cette profession pour embrasser l'état ecclésiastique, vers l'an 1663, époque célèbre de l'affaire des religieuses de Loudun et de l'infortuné Urbain Grandier, qui, comme tout le monde sait, fut brûlé vif comme magicien. QUILLET, qui sans doute ne croyoit pas que la possession des Ursulines de Loudun fût arrivée par le fait de Grandier, et qui voyoit, dans cette absurde

accusation , le doigt du cardinal de Richelieu , et la haine toute puissante alors des capucins de Loudun , imagina de faire connoître les ressorts secrets de cette horrible tragédie. Il défia publiquement le diable des religieuses , et *le rendit penaud*. Toute la diablerie fut interdite. Laubardemont, conseiller-d'état , créature de Richelieu , lequel avoit ordre d'informer de l'affaire des Ursulines , et de perdre Grandier ,* s'en scandalisa , et décréta contre QUILLET , qui voyant que toute la momerie étoit un jeu que le cardinal de Richelieu faisoit jouer pour in-

* Les capucins de Loudun accusèrent Grandier , qu'ils détestoient , d'être l'auteur d'un libelle intitulé LA CORDONNIÈRE DE LOUDUN , très-injurieux à la personne et à la naissance du cardinal de Richelieu. Pour cet effet , ils écrivirent au père JOSEPH , leur confrère , qui avoit beaucoup de crédit auprès de cette Eminence. Ce grand ministre , dit Bayle , parmi beaucoup de perfections , avoit le défaut de poursuivre à toute outrance , les auteurs des libelles qui s'imprimoient contre lui. Il se laissa persuader par le père Joseph que Grandier étoit l'auteur de LA CORDONNIÈRE DE LOUDUN. *Indè iræ.*

N O T I C E.

9

timider Louis XIII, qui naturellement craignoit fort le Diable, jugea qu'il ne faisoit pas bon pour lui, ni à Loudun, ni en France; il se retira alors en Italie. *

Naudé confirme ce qui concerne la disgrâce de ce faiseur de défi. *Duncam* et *QUILLET*, dit-il, s'étant opposés aux fourberies des religieuses de Loudun, celui-là en fut réprimandé et menacé de belle sorte, par le cardinal de Richelieu, et celui-ci fut contraint d'aller servir le marquis de Cœuvre, à Rome. ** Fréquentant la maison de l'ambassadeur de France, qui étoit le maréchal d'Etrées, il y entra pour secrétaire de l'ambassade. Cette place étoit brigüée par *Lionne*, sur lequel il l'emporta. J'ignore s'il parcourut longtemps la carrière diplomatique.

QUILLET fit paroître, à Leyde, en 1655, in-4°, la première édition de l'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une traduction nouvelle, sous le titre suivant, CALVIDII LÆTI CALLIPÆDIA, seu de pulchræ prolis habendæ ra-

* *Sorberiana voce* *QUILLET*, p. III. 172.

** *Naudé dial. de Mascurat*, p. 310.

tione. CALLIPEDIE * PAR CALVIDIUS LÆTUS, ou manière d'avoir de beaux enfans. Il le fit imprimer en pays étranger, sous son nom tourné en cette espèce d'anagramme : *Calvidii Læti*, au lieu de *Claudi Quilleti*; et cela, parce que, dans un endroit de son poëme, où il marque les précautions qu'il faut prendre pour unir les époux, afin qu'ils aient une belle postérité, et où il invective fortement contre les mariages même des puissances, lorsqu'ils ne sont pas faits selon les règles qu'il donne, il s'abandonne à une digression contre le penchant qu'il attribuoit à la France de se livrer à des étrangers et pour les alliances et pour le gouvernement; témoin, disoit-il, (par rapport à ce dernier article) le pouvoir souverain dont jouit un étranger, *Trinacriis devectus ab oris advena*. Voilà justement la description du cardinal Mazarin né à Rome, mais Sicilien d'origine. Les émissaires du

* Ce mot est formé de deux mots grecs, *kalos*, beau, *paidion*, enfant.

Ministre, peu de temps après que l'ouvrage fut publié, lui découvrirent le véritable nom de l'auteur. QUILLET, qui se croyoit sûr de son secret sous le masque, prit volontiers, à la prière d'un ami, le parti de se présenter devant le cardinal, dans le temps qu'il distribuoit des pensions aux savans. Le poète n'eut pas été plutôt introduit, que le cardinal affectant un air doux, lui dit, d'un ton plaintivement flatteur : *Quel sujet vous ai-je donné, M. l'abbé QUILLET, pour me traiter comme vous l'avez fait dans votre admirable Calipédie ! Malgré votre procédé, j'ai toujours senti du côté du cœur quelque chose qui me portoit à vous demander votre amitié, et à vous donner des marques de la mienne.* Ces paroles prononcées, le cardinal, sans laisser au poète le loisir de répondre, appela Ondedei, évêque de Fréjus, son confident : Ondedei, lui dit-il, *n'y a-t-il point quelque petite abbaye vacante qui puisse accommoder ce grand poète ?* L'évêque, qui avoit concerté cette scène avec le cardinal, répondit : *Oui, Monseigneur, il y en a une jolie de 400 pistoles, revenu bien venant ; je vous la donne,*

M. QUILLET, dit le cardinal ; *adieu, apprenez à ménager davantage vos amis.* Le poëte confus d'une telle générosité et d'un si surprenant bienfait, sortit avec la résolution de chanter haut les louanges de l'éminence : il réforma pour cela son ouvrage, et le lui dédia après cette réforme. * Il fit imprimer cette seconde édition, corrigée, *in-8°*, à Paris en 1656. Il ne jouit pas longtemps de l'abbaye qui lui avoit été conférée ; il mourut au mois d'Octobre de 1661, âgé de 59 ans.

La CALLIPÉDIE fut traduite en français et en prose, pour la première fois, par *Monthenot d'Egli*, en 1749, avec le texte latin, *in-12*, chez Durand, à Paris ; un anonyme en fit paroître une traduction en vers en notre langue, imprimée chez Bastien, à Paris, en 1774, *in-12*, à laquelle il joignit aussi le texte latin, très-correctement édité. Nous parlerons à la fin de cette notice de ces deux translateurs

Baillet, dans ses *jugemens sur les poëtes*, ** parle ainsi de notre auteur :

* Voy. la préface de l'Orthopédie d'Andry.

** Tom. 5, pag. 61.

cet abbé , * voulant apprendre aux hommes à faire de beaux enfans , a tâché de réduire tous les préceptes de ce nouvel art en quatre livres de vers latins sous le titre de CALLIPÉDIE. Quoiqu'il n'ait point dit au public où il avoit appris tant de raretés , on ne laisse pas de remarquer que pour un abbé , il en savoit plus que les plus expérimentés d'entre les laïcs , et qu'il étoit capable de donner des leçons à la nature même. On dit qu'il y a des endroits bien touchés (le bon Baillet n'avoit pas osé lire cet ouvrage sans doute) , mais que l'on y trouve aussi des descriptions qui sont tout-à-fait indignes d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté , et qu'il semble par-tout s'être fait honneur de la lecture de Pétrone. Le plus judicieux et le plus savant des critiques , le célèbre BAYLE répond très-bien à toutes ces

* QUILLET n'étoit point abbé quand il fit ce poëme. Il prend bien à la vérité le titre d'*Abbas Dudavillæus* ; mais ce n'est que dans la seconde édition de 1656 , et il l'étoit réellement alors.

absurdes accusations. La lecture de Lucrece , dit-il , éclate dans l'ouvrage de QUILLET beaucoup plus que celle de Pétrone. On ne se trompa point , lorsqu'on dit à M. Baillet que l'auteur y parle bien naïvement sur le chapitre de la génération ; mais il est faux que cela ne soit point digne d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté ; car l'abbé QUILLET ne dit rien qui ne se trouve dans plusieurs livres de médecine composés par des auteurs graves. Je ne sais point s'il eut d'autres maîtres , mais je suis persuadé qu'on peut apprendre , par la seule lecture des écrivains les plus sérieux , tous les préceptes qu'il prescrit. *

Notre auteur fit paroître en 1656 , avec sa CALLIPÉDIE , deux autres poèmes latins. Le premier est une épître *ad eudoxum* , en vers hexamètres ; et le second une élégie , *In obitum Petri Gassendi* ; sur la mort du célèbre P. Gassendi. Il composa aussi d'autres

* Dictionn. de Bayle , au mot QUILLET. Je me suis beaucoup servi de cet article pour composer cette notice.

ouvrages qui n'ont pas été publiés. L'abbé de Marolles, dans le *dénombrement de ceux qui lui ont donné des livres*, nous apprend que QUILLET avoit composé un grand poëme latin de douze livres, sous le nom d'*Henriados*, en l'honneur de Henri IV. Mais je ne sais, dit-il, si cet ouvrage, non plus que sa version de toutes les satyres de Juvenal, en vers français, verra jamais le jour... *Costar** connoissoit aussi ce poëme. Dans sa 250^e lettre il remercie QUILLET de lui en avoir envoyé le commencement. Après en avoir fait un grand éloge, il ajoute : Votre belle CALLIPÉDIE est au dessus de tous les ouvrages de cette nature que notre siècle a produits. *Costar* avoit raison, et tous les gens de lettres ont confirmé son jugement.

Il est peu de poëmes latins modernes qui puissent être comparés au poëme latin de QUILLET, soit pour le fond qui est extrêmement intéressant, soit pour la juste distribution des parties, soit par l'ingénieux emploi de la fable,

* Tom. 2, pag. 598.

soit pour la variété des épisodes, soit pour la beauté de la versification. La sécheresse des préceptes disparoît sous le coloris du pinceau poétique. L'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre et la cadence caractérisent la muse de QUILLET.* Je ne finirai point cette NOTICE sans faire à ce poète quelques reproches sur les préceptes qu'il donne aux époux pour éviter certaines constellations qui, selon lui, sont dangereuses pour la perfection des enfans, etc. etc..... ; mais pour l'excuser, je pourrois dire qu'il ne s'est servi des rêveries de l'astrologie judiciaire que comme d'une matière propre à lui servir de texte brillant d'un bel épisode, et qu'il ne croyoit pas plus aux influences de Saturne et de Mars sur la laideur et la beauté, sur le malheur ou l'infortune des hommes, que les poètes modernes n'ajoutent foi aux Dryades, aux Néréïdes, à la ceinture de Vénus, aux prestiges de l'ingénieuse mythologie dont ils embellissent leurs ouvrages. J'ai cru devoir

* Biblioth. d'un homme de goût.

néanmoins supprimer ce morceau, et substituer aux préceptes absurdes de QUILLET, sur les influences planétaires, des préceptes plus raisonnables. J'en ai averti le lecteur par une note qu'il trouvera, pag. J'ai fait encore quelques autres changemens qui m'ont paru nécessaires. L'auteur prescrit des règles aux époux pour avoir ou une fille ou un garçon; il énonce, sur l'évacuation particulière au sexe, une opinion ancienne destituée de fondement, etc. etc..... J'ai supprimé ces articles, et je n'ai pas voulu qu'à côté d'un précepte dicté par la sagesse, il se trouvât des assertions enfantées par l'ignorance et la crédulité. *Le mauvais nuit toujours au bon*, dit Voltaire, *en tout, et principalement dans les ouvrages de littérature*. J'ai supprimé aussi l'épisode de Louis XIV, qui termine le premier livre, lequel ne comporte plus aucun intérêt. Du reste, pour satisfaire tout le monde, s'il est possible, (ou du moins pour plaire aux gens de lettres) ou trouvera, à la fin de cette traduction, une édition latine du poëme de CLAUDE QUILLET, dans lequel on ne

s'est permis , comme on le pense bien , aucun retranchement.

J'ai promis de dire un mot des traducteurs qui m'ont précédé. Le style de *Dégli* est par-tout sans vie et sans couleur. C'est une glace terne qui réfléchit confusément l'image d'un bel objet. Cet auteur a traduit *QUILLET* comme les valets transmettent les ordres de leur maître, pour me servir de l'ingénieuse idée de *Mad.^e de Sevigné*. Quant à la traduction en prose rimée , faite en 1774, elle est encore plus défectueuse et plus médiocre. Il seroit aisé de le prouver, en citant ici quelques morceaux de cet ouvrage..... Mais c'en est assez. Lecteurs, voulez-vous nous juger ? Lisez et comparez.



L A

CALLIPÉDIE.

CHANT PREMIER.

JE chante la félicité de la couche nuptiale , l'art de mettre au monde des enfans d'une figure agréable , la

puissance de l'ame qui préside à l'amour conjugal, les dons et les vertus qui embellissent une belle ame unie à un beau corps. O vous, aimables divinités, de ce vaste univers, grâces charmantes, et toi, mère des amours, qui vis autrefois triompher ta beauté dans les forêts du Mont Ida par le jugement de l'équitable Pâris; inspirez-moi des sons harmonieux; faites que ma muse sans ornemens, n'avilisse point son noble sujet; qu'elle puisse, au contraire, chanter avec dignité, un art si digne d'être enseigné au genre humain: peut-être un jour des beautés ingénues étudieront mes préceptes interprétés par leurs époux, si elles désirent une aimable postérité. Alors, on ne verra plus de toutes parts des mortels contrefaits et défigurés, fruits honteux d'hymens mal assortis. O vous que la douceur

du lit nuptial invite à revivre en d'aimables enfans , daignez me prêter une oreille attentive, et si mes accens vous plaisent , ornez mon front d'un myrthe verdoyant.

Il faut d'abord savoir en quoi con-^{beauté} siste la beauté , quelle est celle du front et des joues , quelle chevelure flotte sur la tête avec le plus de grâces , sur quelle bouche et sur quel sein on cueille un baiser enchanteur. Ces importantes questions partagent les amans. L'un vante la blancheur d'Amaryllis , l'autre , le teint brun de Chlora. Une chevelure blonde est le filet où tu as été pris , ô Daphnis ! Tu aimes les cheveux noirs, ô Tircis , et tu abhorres ceux qui sont dorés. Les yeux bleus subjuguent celui-ci : celui-là se laisse enflammer par un œil noir que couvre un sourcil de même couleur. Ce n'est pas tout , des amans

insensés recherchent une taille haute et mince , et d'autres fuient un embonpoint médiocre. Tant il se glisse d'hérésies dans la religion de l'amour ! tant chacun se laisse aveugler par sa propre passion !

La beauté de la femme n'est pas une question décidée ; elle varie au gré du jugement des hommes : on ne sait pas non plus en quoi consiste la nôtre. Un avis différent partage chaque nation. Les Ethiopiens méprisent un visage où brillent la rose et le lys ; ils attribuent cette couleur aux habitans du Styx. Un nez aquilin a toujours plu aux anciens peuples voisins de l'Euphrate , depuis qu'ils en eurent remarqué un de cette forme dans ce roi de l'Orient , qui joignit la Lydie à ses états , et mit dans les fers l'opulent Crésus. Que dirai-je des Gaulois , fiers de la blancheur de leur peau , de

leur longue chevelure, et de la grandeur de leur front ouvert ? de l'Espagnol bazanné, qui sous un humble taille, menace de ses grands exploits, et semble vouloir affronter le tonnerre ? Quoique né sur des bords que le soleil fatigué n'éclaire que sur la fin de sa carrière, il se croit beau néanmoins et en droit de mépriser la blancheur de l'habitant de la Tamise et la haute stature du Germain. Muse, apprends-nous d'où naît, dans des choses si évidentes, cette diversité d'opinions ; quelle cause secrète partage ainsi les mortels incertains, et dévoile-nous, dès son origine, l'histoire de notre chute.

Déjà l'univers sortant du chaos, brilloit de sa structure nouvelle ; chaque être créé étaloit ses beautés dans un ordre admirable. Aucun crime n'avoit encore souillé cet heureux âge. Le

ciel resplendissoit par - tout d'un or pur ; les étoiles nageoient dans l'éther azuré. Nulle épaisse vapeur ne s'élevait de l'immense océan pour en troubler la sérénité. Soleil , prince des astres étincelans , tu versois alors , sans nuage et sans voiles , tes torrens de lumière. La lune , marchant sur tes traces limpides , brilloit dans les ombres de la nuit. La terre elle-même , couronnée de rochers , d'animaux , de plantes , belle sans aucun art , n'enfantoit encore aucun poison. UN ESPRIT incorruptible , répandu sur toute la nature , l'animoit et la conservoit. Dans ces temps bienheureux , l'homme brilloit de sa native candeur. Une race impie n'avoit pas encore dévié les mœurs du sentier de l'innocence. Les dieux recevoient un hommage uniforme. L'aveugle haine , la folle ambition , ne s'étoient point glissés

sur la terre ; cependant , la piété , la bonne foi , la pureté de l'ame , n'or-
noient pas seuls le genre humain. Des grâces répandues sur toutes les parties , un ensemble parfait , la beauté des formes brilloit sur toute l'habitude , et un beau corps étoit par-tout uni à une belle ame. Le Tout-Puissant , du haut de l'Olympe , contempla cette heureuse harmonie : achevons ce magnifique ouvrage , s'écria-t-il , et rassemblons dans une seule nymphe toutes les merveilles de la terre et du ciel. Il dit , et chaque être accourt offrir ses trésors pour la formation de ce chef-d'œuvre. L'orbe cristallin se laisse avec plaisir diviser en morceaux pour composer les membres éthérés de la déesse ; le Soleil attache ses rayons sur la tête de cette nymphe ; Phébé lui donne son cercle argenté ; l'Aurore lui forme un teint de lys et de rose ;

Vénus façonne sa bouche enfantine ;
l'Amour, et la riante troupe des Grâces, embellissent le reste de son corps ; alors le père des dieux et des hommes l'anime de son souffle divin, l'appelle PANDORE, et lui parle ainsi, d'un ton gracieux : pars, charmante fille des dieux, porte le bonheur sur la terre, et découvre aux mortels ta divine forme ; l'homme, encore dans l'innocence, est charmé de l'image du BEAU. Toutefois, si la félicité du genre humain te touche, si tu veux conserver à jamais ta beauté, n'ouvre point, ah ! n'ouvre point cette BOITE que je te confie : elle contient un poison fatal qui infecteroit toute la race humaine, et tu éprouverois alors toi-même une affreuse métamorphose.

Il dit, et Pandore descend d'un vol rapide de la voûte des airs. Elle parcourt la terre, et ne s'arrête point

seulement chez Epiméthée , comme nous l'a raconté le poëte d'Ascre *. Elle se montre à tous les yeux, elle brille par-tout, semblable à une déesse par sa grâce et par son maintien. Des flots d'admirateurs inondent ses pas. L'un , contemple avec surprise sa taille majestueuse ; l'autre, les tresses dorées de sa chevelure. Son front étincelant brille d'une blancheur de neige , sa tête respire une odeur divine , et (ce que je n'oserois chanter sans l'aveu d'Apollon), les yeux de Pandore , semblables à deux globes de feux , communiquent leur éclat à ceux qui la contemplent.

C'est ainsi que l'Aurore , versant de son trône et la pourpre et l'émail, dore les riantes prairies. Ainsi l'un et l'autre sexe conserva ses grâces tant

* Hésiode.

que l'honneur et l'innocence régnèrent sur la terre.

Mais dès que cet heureux siècle, en dégénéralant, eut perdu sa pureté primitive, le genre humain s'écarta du sentier de la vertu. PANDORE alors fut infectée à son tour de cette contagion. Elle se livra à ses erreurs insensées ; et, méprisant l'ordre du dieu suprême, elle ouvrit d'une main sacrilège, (ô crime affreux !), la boîte commise à sa garde. Aussitôt une vapeur mortelle se répand dans les airs. La nymphe en ressent les premières atteintes. L'éclat de son front se ternit ; un nuage épais environne ses yeux ; toute sa beauté s'évanouit. Ce ne fut point assez. Une nombreuse cohorte de maladies naît de cette même source, et attaque la race humaine. Le corps et l'ame en furent infestés ; l'erreur se mêla à la raison, et sa lumière natu-

relle en fut obscurcie. Depuis ce moment funeste, la nature du beau est inconnue, et restera toujours cachée pour nous. Nul mortel ne pourra dissiper ces nuages épais. Que déciderons-nous donc dans cette obscurité profonde? Quel flambeau chassera ces ombres? Viens à mon secours, ô Phébus, ornement du brillant Olympe, et daigne répandre sur mes chants une nouvelle lumière.

Quoique la contagion ait parcouru tout l'univers, néanmoins chaque sol n'en reçut point d'égales atteintes, tout climat n'en fut point également attaqué. Les pays situés vers l'Ourse glacée, ceux que le soleil brûle de ses feux immodérés, sont particulièrement peuplés de hideux mortels. Le nord, entouré d'une mer immense, produit des habitans difformes, qui traînent un corps défiguré, sans énergie et sans

grâces. Vers le Midi sont des peuples d'une noirceur dégoûtante, aux cheveux crépus, au front noir, aux lèvres énormes sous un nez plat ! Eloignez-vous donc de la Zone torride, et approchez un peu du Pôle, si vous voulez trouver une terre d'une douce température, des habitans d'une figure agréable, et des monumens précieux de l'antique beauté. Ne vous arrêtez point, ni dans le brûlant Latium, ni sur les rives enflammées de l'Hespérie, mais venez en France, dont le sol offre le tableau de l'Elysée, et nourrit des hommes nés sous un astre favorable.

sur l'air Tournez sur-tout vos pas vers les bords où la riche Touraine étale ses plaines et ses côteaux ; dans ce climat où la Loire féconde coule vers l'Anjou, sur un sable d'or, et arrose des terres que cent rivières fertilisent ; vous trouverez des nymphes char-

mantes , qui retracent tous les attraits de Pandore *.

La nature leur a donné une figure noble et une taille médiocre , un embonpoint modéré , une juste proportion de tous les traits , un front uni , élevé , mais qui s'abaisse mollement pour recevoir des yeux pleins de douceur et de gaieté , des joues où les lys tempèrent l'incarnat , et une bouche de roses ? Que dirai-je de leurs cheveux blonds , flottant sur un col d'ivoire , de ces globes ravissans qui parent une poitrine façonnée par l'Amour , et de mille autres appas que ma chaste muse me défend de chanter ?

La douceur du climat ne se fait pas uniquement sentir au beau sexe. Notre

* L'auteur , né à Chinon , fait l'éloge de ses compatriotes dans cette charmante digression.

vigoureuse jeunesse , si digne des vierges nubiles , en éprouve aussi l'heureuse influence. La pâleur ne défigure point ses belles formes. Une bile noire ne rembrunit pas leur mâle figure. Un sang vermeil les colore , et des cheveux ondoyans tombent en boucles du haut de leur front. La même perfection brille dans le reste du corps. Une mâle vigueur anime toutes les parties ; les muscles jouissent d'une admirable mobilité , et leur taille médiocre est sur - tout façonnée avec art. C'est à la douce température de notre région , que sont dûs tous ces heureux fruits ; également placés , par un bienfait des dieux , entre l'Auster brûlant et le glacial Borée , les habitans respirent un air toujours tempéré.

Si vous voulez apprendre l'art charmant que je chante , écoutez mes préceptes , et gravez-les dans votre mé-

moire. Que le seul désir d'avoir des enfans ne vous engage point dans les nœuds du mariage, et n'employez point des corps difformes aux doux combats du saint hyménée. L'enfer vit naître les furies et leurs serpens, de l'horrible lien qui joignit Phlégeton et la Nuit. Qui n'auroit horreur du lit nuptial du noir Pluton ? S'il est une vierge qui ne frémissé point de se sentir pressée par un affreux cyclope, qu'abandonnée au feu qui la dévore, elle passe ses jours honteux et stériles dans les fourneaux de l'Etna ! L'hymen ne doit ouvrir son temple qu'à des époux d'une santé vigoureuse. Qu'ils s'en éloignent ceux que tourmente la goutte, le mal sacré *, la folie, une mélancolie noire, la phthisie, et ce poison funeste qui consume le corps par

* L'épilepsie.

de lents progrès ! Le principe de nos jours , l'humeur fécondante coulant de toutes les parties , transmet aux fils les infirmités des pères , et des jours , hélas , trop amers. Combien n'ai-je pas vu d'enfans nés d'une source impure , fatiguer le ciel de gémissemens inutiles , et adresser même des reproches aux dieux , bien innocens des maux que ces infortunés éprouvoient. Choisissez donc bien sur-tout et l'époux et l'épouse , et ne cherchez point pour de beaux rejetons de hideuses semences. Quelle fureur vous guide ? Lorsque vous voulez recueillir une moisson abondante , et de bons grains pour votre nourriture , vous ne livrez pas à vos sillons labourés une semence impure , mais le froment le plus sain et le plus beau. Pourquoi ne portez-vous pas les même soins dans la formation de l'homme , et négligez-vous

*comme
grain*

la gloire de votre choix ? Cherchez donc , pour les champs de l'hymen , des colons sains et vigoureux. Ne savez-vous pas que l'homme est l'image des dieux ? Cet esprit qui connoît les astres , et qui embrasse l'univers , ne pourra-t-il subjuguier votre paresse , et vous faire étudier les leçons d'une science véritable , pour bâtir à votre ame divine un palais divin ?

Dieux et déesses , qui protégez le lit conjugal , qui voyez avec complaisance la sainte génération de l'homme , empêchez tant d'hymens mal assortis , et n'initiez point à vos mystères ces infirmes épouses , et ces époux sans vigueur , de crainte que leur race , en maudissant son entrée à la vie , ne dévoue les auteurs de ses jours à l'Erèbe et aux dieux des enfers. Et toi , maître suprême du ciel et de la terre , daigne détruire un usage aussi

pernicieux, et faire descendre de l'Olympe un nouveau génie de la nature pour dicter ses préceptes sur la formation de l'homme, et les transmettre d'âge en âge à nos derniers neveux.

Il ne suffit point d'avoir assorti des époux également robustes, il est un point plus important encore. N'unissez point une vieille femme avec un jeune homme, ni une jeune fille avec un vieillard. L'hymen ne sourit pas à ces alliances, et Junon ne les éclaire point de ses rians flambeaux. L'affreuse Tisiphone s'arme de sa torche allumée dans le Styx et menace de brûler la couche nuptiale. Voyez cette jeune vierge liée à cet antique époux, elle évite de froids embrassemens qu'elle déteste; les yeux sans cesse baignés de larmes, semblable à l'Aurore lorsqu'elle fuyoit Titon et sa couche abhor-

rée. Qu'Atys fut heureux de n'avoir inspiré qu'un chaste amour à Cybèle ! S'il avoit été forcé de recevoir ses arides baisers , bientôt privé de sa juvénile ardeur, il auroit expiré dans les bras d'une si vieille amante. Un froid mortel règne dans le corps des vieillards , et ravit le principe vivifiant de la riante jeunesse. C'est ainsi que des pluies abondantes sont absorbées dans les champs de la Lybie , sans que cette plage torride s'en trouve désaltérée. D'ailleurs les germes du jeune et du vieux jouissent de vertus si inégales , que si de leur concours naissoit un enfant, l'infortuné traîneroit une vie languissante, inutile à lui-même et à la patrie.

Gardons-nous de taire ici que le

richesse

sort des richesses et l'attrait d'une dot immense, fait mépriser nos sages con-

seils et nos préceptes les plus raisonnables. Si quelqu'un possède un vaste patrimoine et des coffres pleins d'or, qu'il les montre et qu'il les promette; aussitôt les pères et les mères brigueront l'honneur de l'avoir pour gendre, offriront à l'envi leurs filles charmantes au Crésus, quoiqu'un noir poison, dont il menace d'infester sa future épouse, lui ronge les entrailles; quoique son sang presque glacé, sa vieillesse tremblante, et ses membres affoiblis, ne lui permettent point l'espérance d'une Vénus féconde. Que de larmes, que de dégoûts naîtront de cet hymen infortuné ! Cette jeune épouse verra les plus belles fleurs de son âge se flétrir dans la douleur. Il ne sortira de sa couche que des fruits hideux : peut-être ne sera-t-elle jamais mère ; au sein de la tristesse, les tendres combats de Vénus lui deviendront odieux,

Si son cœur se livre au désir de plus doux embrassemens (car qui n'abhorreroit pas les dégoûtantes caresses d'un froid vieillard), par combien de séducteurs sa maison ne serait-elle pas deshonorée ? Que d'enfans à nourrir , malheureux époux , qui ne sortiront point de ton sang ? Tous ces trésors , tous ces beaux domaines qui te furent transmis sous des auspices funestes , par d'opulens ayeux , deviendront la proie d'héritiers supposés.

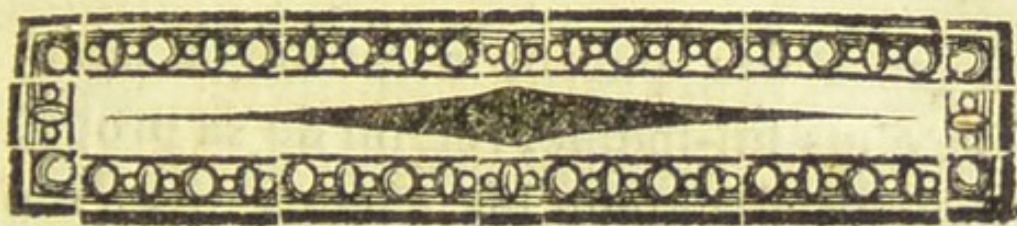
Vante-t-on aussi la riche dot d'une vieille ? Elle trouve aisément des adorateurs. Si , malgré les rides de son front , la lippitude de ses yeux , la noirceur de ses dents et sa toux éternelle , le feu de l'amour s'allume dans ses veines et lui fait désirer un hymen , hélas , trop tardif , il se présente aussi-tôt un jeune ambitieux qui , pour ses trésors , présente et son

amour et le nœud conjugal à ce squelette vivant. Mais à peine jouira-t-il de cet immense héritage, objet de tous ses vœux, qu'il verra naître les dégoûts. Il dédaignera les ardeurs de sa vieille moitié. Entraîné vers des beautés de son âge, ou enfreignant les lois de l'hymen, il laissera gémir son antique Junon dans sa couche abandonnée. De là naîtront les pleurs, les reproches et toutes les fureurs d'un amour méprisé. Peut-être osera-t-on même se servir du poison, et abrégér ainsi les jours de l'époux infidelle. C'est pour cela que je voudrois (si la sainteté de la religion ne s'y opposoit point), qu'un choix libre, sans pacte authentique, format le lien de deux tendres époux; alors la nature, par le penchant qu'elle nous a donné, assortiroit les hymens; on ne la verroit point unir le sain au malade, et la

mort à la vie. Il n'est accordé qu'aux amans jeunes , également robustes de travailler dans les champs de l'amour conjugal. N'unissez pas néanmoins une foible pupile à un adolescent. Le principe de la vie ne gonfle pas encore les organes destinés à le recevoir. Il est employé à nourrir et à former toutes les parties d'un corps qui prend de l'accroissement ; aussi Themis a décidé par des lois immuables , qu'une fille devoit avoir vu douze printemps , avant de pouvoir être initiée aux doux mystères de Vénus , et mettre ainsi au monde des enfans bien constitués. Dans ce sexe , lorsque le corps , a pris un peu de maturité , la chaleur devient effervescente , le sang bouillonne ; il inonde à longs flots le fleuve DE L'UTERUS ; il sert de nourriture à l'embryon qu'il forme. Les mamelles s'enflent comme un tendre bourgeon , et

font naître les amoureux désirs. Par le même pouvoir , lorsqu'un jeune homme voit paroître sur son corps un duvet délicat, et sent croître la vigueur de ses membres, une chaleur expansive l'anime dans cet heureux moment : il peut alors , sous les auspices favorables de Junon , entrer en lice avec son épouse qui l'attend avec impatience. C'est ainsi que par la sagesse profonde des Dieux et des lois équitables , les deux sexes doivent s'unir. Qui pourroit blâmer ces moyens de rendre doux les nœuds de l'amour conjugal , et d'avoir une aimable postérité !

TIN DU PREMIER CHANT.



L A

CALLIPÉDIE.

CHANT SECOND.

DÉJÀ les époux, unis par des liens légitimes, soupirent pour les combats de la féconde Vénus ; déjà la troupe

joyeuse des parens a quitté la table. Bacchus lui-même, rempli de sa propre liqueur, dédaigne les flacons mis à sec et les vases renversés. La danse, animée par le son des instrumens, a lassé les jeunes garçons et les filles agiles. Hédymelès, savant joueur de *cithare*, a déjà chanté l'épithalame, les doux combats et les suaves baisers de l'amour. Il a promis aux époux les fruits heureux de la couche nuptiale. Se riant des mœurs féroces de l'insensible Pallas, des vœux insensés de la chaste Diane, il te célébra, ô divine Cythérée, seule favorable à nos penchans, et prouva que tes aimables jeux donnoient la félicité aux mortels, et les plus tendres consolations au dieu même qui lance le tonnerre. Il sut aussi chanter tes louanges, beau Pâris, qui, bravant la colère terrible de Junon, et de Pallas, toujours fille, accordas le prix de la beauté à

Vénus , qu'elle méritoit par de justes droits. Il ne craignit point d'attaquer de ses chants railleurs le blond Phébus , qui , rempli d'une ardeur que je n'ose nommer , fatigua de son stérile amour l'enfant Œbalien * , dont il brisa la tête chérie d'un coup de disque imprudemment lancé. Le puissant Jupiter , qui brûla d'un feu profane pour le jeune Ganymède , fut aussi l'objet de sa censure. Ne célébrant que les seuls plaisirs permis , il chargea d'horribles imprécations l'amour pervers et contre nature. Les vieillards sérieux , les respectables matrones , les chastes épouses , firent en l'entendant éclater la joie la plus vive..... Cependant l'étoile consacrée à Vénus , scintille à la voûte azurée et donne le signal aux époux. Fuyez pudeur incom-

* Hyacinte.

mode, laissez entrer l'hymen qui, à la lueur de son riant flambeau, conduit la troupe fortunée des amours ; faites place aussi à Junon qui agite la torche nuptiale. Et vous, mères, qui avez combattu dans les champs de Cupidon, détachez la ceinture virginale de l'innocente épouse * ; armez son cœur

* La ceinture dont on paroît à Rome les nouvelles mariées, avant qu'elles fussent livrées à leurs époux, se nommoit aussi *OESTE*. Elle étoit de laine, et le nœud qui l'attachoit s'apeloit *HERCULANUS*, du nom d'Hercule, dont les travaux ne se bornèrent pas toujours à la défaite des monstres et au châtimement des tyrans. Il étoit réservé à l'époux de dénouer cette ceinture mystérieuse ; et *QUILLET* a tort ici d'appeler les mères pour remplir cet office qui ne les regardoit point. Cette ceinture étoit le symbole et comme la défense de la pudeur de la mariée. Une main infidelle la délioit cependant quelquefois.

d'un courage invincible. Déjà l'époux déshabillé brûle d'entrer dans la lice amoureuse. Combattons, s'écrie-t-il ! qu'un plus long délai ne nous fasse point perdre un temps qui doit s'écouler dans un duel de Paphos. Eloignez-vous incommodes témoins, ne fermez pas l'arène tant de fois désirée ; pourquoi nous défendez-vous de mesurer nos forces et de livrer nos bras à la lutte la plus aimable ? Modère tes transports, jeune athlète, et suspends un moment cette ardeur trop aveugle. Si l'estomac encore plein de mets non digérés, tu te livres aux tendres ébats de l'hymen, tu ne pourras employer que des matériaux foibles et sans consistance, peu propres à servir de fondement à un si bel ouvrage. Sache donc différer ton bonheur de quelques heures, et permets aux sucs extraits des alimens, de couler élaborés dans tes

veines. Cette loi est dure , je l'avoue , mais nécessaire pour la formation d'une belle postérité. La nature a enseigné aux philosophes que les enfans conçus sous les regards de l'aurore , sont doués de formes plus agréables , et la raison confirme ce précepte. Car , lorsque la nuit tombe du haut des cieux , et répand le sommeil sur nos membres fatigués , alors la chaleur extérieure se concentre , opère une coction plus forte de nos alimens , et remplit l'office qui lui est destiné ; les fibres vigoureuses de l'estomac triturent la pâte alimentaire dont les sucs se transformant en lait et coulant dans le foie * , enflent nos veines de cent ruisseaux de pourpre. Les organes chéris de l'en-

* QUILLET exprime ici en beaux vers le système qui régnoit de son temps sur la digestion.

fant ailé , y pompent une liqueur féconde , qui coule dans ses réservoirs avec une vigueur nouvelle , qui passant dans le tissu de mille vaisseaux , se charge d'ESPRITS , s'élabore d'avantage , et devient capable alors de communiquer l'ame et la vie. Prudent époux , ne te hâte donc point ; évite des caresses inopportunes , de crainte qu'une Vénus trop ardente ne trouble l'ouvrage de la nature , et ne porte un grand préjudice à l'enfant qui doit naître. Qui ne sait point que Jupiter , un jour , trop amplement abreuvé de nectar , ayant joui avec Junon des droits d'un époux , il naquit de ces tristes embrassemens le hideux Vulcain , qui fut bientôt chassé de la demeure céleste. Les Dieux refusèrent d'admettre ce monstre à leur table. Pallas ne put se résoudre à lui donner place dans son lit , et l'obligea de se

réfugier dans les bras de l'impudique Vénus. Quoique la couche de cette déesse soit commune à tous les mortels indistinctement, néanmoins elle dédaigne souvent un tel époux, et, charmée de violer les lois sacrées de l'hymen, elle admet à ses faveurs d'innombrables amans.

* Parlerai-je ici de la chimérique influence des astres sur la formation du fœtus, sur le caractère, le tempérament et le bonheur de l'homme ? Faut-il que j'apprenne aux époux sous quel aspect du ciel et sous quelle constellation il est permis de travailler à l'œuvre sainte de la reproduction des êtres ? Vous savez que les livres d'un grand nombre de philosophes, sont

* C'est ici que je prends la parole, pour les raisons dont j'ai parlé dans l'avertissement de cette traduction.

remplis de cette science qu'ils osent appeler CERTAINE, et même DIVINE. Les insensés ! ils composent des calendriers du destin des mortels, et prédisent par l'horoscope, la santé, les maladies, l'infortune et la mort. O faiblesse de la raison humaine ! ô déplorable aveuglement de nos pères ! Ils ont cru trop long-temps que la céleste Uranie avoit révélé à ces prétendus SAGES tous les mystères du firmament, et les miracles gravés sur le front resplendissant des étoiles ! Je n'ignore point (et certes je suis bien éloigné de le nier) que cette voûte céleste, ces lambris azurés, ne sont pas des spectacles admirables, formés seulement pour le plaisir de nos yeux. Non, non, la main toute puissante du Créateur n'a point parsemé l'Olympe de ces innombrables escarboucles, de tous ces globes radieux, pour repaître seu-

lement nos regards d'un inutile tableau. Lorsque LE MAÎTRE-SUPRÊME créa ce chef-d'œuvre, il eut des desseins plus grands, et de plus sages motifs. Mais parce que des lois immuables, dont aucun enfant des Muses ne peut expliquer l'esprit, guident la marche éternelle de ces éternelles clartés, parce qu'il n'a été donné à aucun mortel de trouver, de nommer la source de ces torrens majestueux, de ces rayons contemporains de la Divinité, faudra-il les croire les souverains arbitres de nos destinées ? Faudra-t-il ajouter foi à Saturne et à sa faux redoutable, au sanguinaire Jupiter, à Mars qui ne respire que l'horreur des combats, à la désastreuse conjonction des planettes, à leurs sinistres aspects, au bélier qui porte la fugitive Hellé, aux pleureuses Hyades, et à tant d'autres influences réputées malignes ou

heureuses par la crédulité trop confiante, ou la criminelle superstition ?

Muse auguste ! à qui tous les astres se découvrent, qui, placée au milieu de ces flambeaux étincelans, en connoissez l'ordre et le nombre, ouvrez-moi, pour un moment, les livres de ces astrologues tant admirés, et dévoilons aux époux leurs secrets sur la CALLIPÉDIE que je chante ; non pour les vanter, mais pour les détruire.

« L'enfant qui est fait sous le signe sauvage du taureau, disent-ils, a des narines longues et ouvertes, des yeux louches et hagards, des cheveux roux, des sourcils noirs, une voix rauque, et quelque chose de féroce dans toute la figure. Les géméaux, au contraire, sont la source des grâces et de la beauté. Heureux ! trois fois heureux ! ceux qui naissent sous le signe propice de ces enfans de Lédæ, de ces aimables frères

d'Hélène, ils ont un teint vermeil, un visage riant, des yeux pleins de douceur, une voix qui sait plaire, un langage facile, toutes les grâces de la figure, toutes les beautés de l'esprit. Que le hideux cancer, étendant ses bras difformes, fait éprouver des influences bien différentes ! Ce signe formé d'étoiles immondes, donne de petits yeux, des dents noires et inordonnées, des bras grêles, et une taille épaisse ramassée dans un corps très-court. La peau que le héros Porte-massue ravit au lion de Némée, forme des yeux sombres, une large poitrine, une haute stature. Le signe radieux de la Vierge, remarquable par la sérénité de ses étoiles, favorise la conception de ses regards propices, et donne à l'enfant de belles formes, et une physionomie agréable. Le lever de la Balance n'est pas moins heureux : c'est-là, mère

des grâces, que vous avez fixé votre séjour, d'où vous formez par votre aspect ces filles charmantes et ces aimables adolescents. Mais qui pourroit souffrir les membres que déforme l'horrible scorpion ? ce signe affreux, né du limon fétide de la terre, traînant dans les airs sa queue envenimée, fait naître de petits yeux, des cheveux roux, de grands pieds et des cuisses décharnées. Le fils de Philira, le précepteur d'Achille, le fameux CHIRON ne défigure pas ainsi les enfans ; s'il fait voir sa tête, ses épaules ou son arc hors des eaux, il est favorable à l'embryon ; s'il ne fait briller que sa croupe de cheval, le fruit grossira moins heureusement dans le sein maternel. O vous ! tendres époux, qui souhaitez de connoître le doux nom de père, et de mettre au monde de beaux enfans, examinez avec attention :

les instans de votre heureux travail ; considérez le temps et l'heure , l'aspect des planètes ; si c'est Saturne , Jupiter ou Mars , quels feux Apollon lance sur Vénus , Mercure ou la Lune. Car, pour la félicité ou le malheur ; pour la laideur ou la beauté , tous les mouvemens du Ciel sont gravés sur des tables très-claires , que vous devez lire avec soin. «Voilà les leçons qu'une philosophie mensongère n'a pas rougi de donner aux hommes pendant plusieurs siècles , en les présentant comme un code sacré qu'il falloit respecter , comme une arche sainte à laquelle il n'étoit pas permis de toucher. Auguste vérité , vierge si belle et si méconnue , reviens habiter sur la terre , et dissiper par ta présence ces nuages formés par l'ignorance , les préjugés , l'imposture ; voiles épais que tes seuls rayons peuvent pénétrer. Et vous , jeunes époux , qu'une

même ardeur conduit dans le temple de l'hymen , méprisez les vains préceptes dont l'insensée astrologie prétend enchaîner votre amour. Méprisez les chimériques influences des planètes qui ne peuvent rien. Sous quelque planète que ce soit , sous quelque aspect et sous quelque conjonction que ce soit , vous pouvez faire partager à votre belle moitié les transports qui vous animent , et jouir de ses tendres embrassemens. La laideur ou la beauté ne dependent ni de Saturne ni de Mars , ni de Vénus , ni de Mercure : les signes du Zodiaque ne font rien pour les formes du corps. Les époux , bien assortis , comme nous l'avons déjà exigé , ont sur ces qualités une influence véritable , qui seule existe , et que nous ne pouvons jamais méconnoître. Ce ne sont pas les étoiles non plus qui rendent l'homme heureux ou

malheureux. Il n'existe ni bonne ni mauvaise constellation ; le bonheur dépend de la sagesse, de la prudence, de la modération. La folie, l'imprévoyance, une éducation mal dirigée, la fausse tendresse des mères, sont la source féconde de tous nos maux. Homme foible et superbe ! ne t' imagine point, dans ton orgueil, que ces astres ne roulent que pour toi dans leurs orbes immenses ; cesse de les remercier du bonheur dont tu jouis ; ce bonheur est ton propre ouvrage. Cesse aussi de leur reprocher tes infortunes ; vois qui tu es, examine ta vie ; tu en reconnoîtras bientôt l'artisan..... Mais c'est assez s'occuper des rêveries de la fabuleuse antiquité. Quittons cette science vaine, et que ma Muse dicte encore quelques préceptes aux époux attentifs et dignes d'être initiés dans les mystères de l'art charmant que

je chante. * Il est encore des règles essentielles qu'ils doivent connoître. Heureux époux ! évitez vos épouses, quelque ardeur qui vous presse, lorsque le sang ouvre les cavités qui le renferment , et inonde leurs flancs en longs ruisseaux. La nature, dans ce moment, ne répondroit point à vos vœux. Tel est un laboureur imprudent qui sème le bled dans des champs trop mouillés. Il ne voit point la moisson combler, ni son espérance, ni ses greniers. Et vous, belles épouses, lorsque vous jouissez des tendres caresses de vos époux ; lorsque vos bras et vos lèvres sont confondus , que la sainte pudeur ne vous abandonne pas tout-à-fait , et, gardez-vous, de troubler cet ouvrage sacré par des mouvemens trop impétueux ! Toute la vertu du

* C'est ici que finit ce que j'ai cru devoir changer dans le poëme de QUILLET.

mâle seroit perdue, l'*utérus* s'ouvreroit à peine, et l'humeur fécondante sortiroit sans imprégnation. Si, par hasard, vous la receviez dans le lit où elle doit être vivifiée, il n'en résulteroit qu'un fruit sans maturité, dénué de force et de grâces.

Prêtez l'oreille à mes leçons, je veux vous ouvrir le sanctuaire de la nature, lever à vos yeux le voile qui couvre le grand œuvre de la reproduction des êtres, et vous exposer la véritable forme de l'URNE DE VÉNUS. Dans le fond de l'abdomen, il est un antre creux, et figuré en poire, tel qu'un sac arrondi formé d'une membrane ductile. Une double veine, une artère et des nerfs y conduisent le sang et les esprits. C'est le fond de l'*utérus*, une ligne droite le divise en deux parties; le conduit oblong, qui serre amoureusement un organe que je n'ose nom-

mer, en forme le col. Ce nœud ferme cet antre sacré avec un artifice admirable, jusqu'à ce que l'époux, pressé par Vénus toute entière, * voulant revivre en aimables enfans, laboure, d'un agréable soc, le champ de la nature : le vase utérin s'ouvre alors, il aspire l'essence écumeuse, et la confond avec celle qu'il renferme lui-même. L'urne aussitôt se referme, et retient, par d'étroits embrassemens, ce PRINCIPE DE VIE qui forme l'homme. Dans le moment de la conception, ce noble viscère éprouve un sentiment de plaisir, semblable à celui de l'estomac, lorsqu'on appaise sa faim importune. **

* C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

PHÈDRE.

* * J'ai été aussi décent qu'il m'a été possible dans cette admirable description de QUILLET, qui, quoique Abbé, et quoique

Irai-je représenter ici le tableau des diverses postures des époux dans le

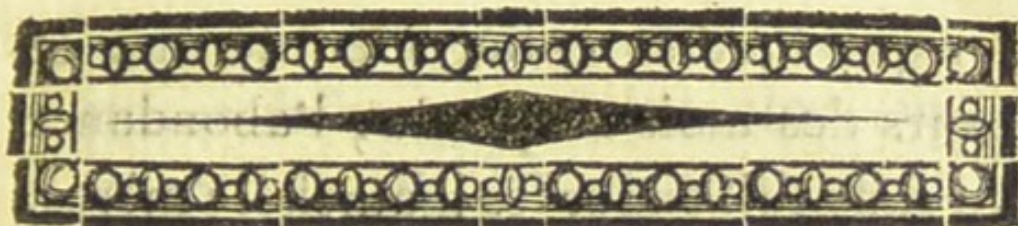
dédiant son ouvrage à un Cardinal, ne craignit point ici de nommer tout par son nom. Il faut avouer que la langue latine est un peu plus chaste que la langue française. Le Dictionnaire des termes appelés obscènes est très-étendu dans ce dernier idiôme, parce que nous en avons corrompu le sens. *Fille*, *baiser*, par exemple, sont de ce nombre. C'est un grand malheur, sans doute, de ne pouvoir exprimer que par des périphrases les plus doux et les plus tendres sentimens de la nature. CHARRON, MONTAIGNE, AMYOT, disoient tout et nommoient tout dans leurs naïfs écrits, parce qu'ils n'étoient pas obligés de se défier sans cesse de l'imagination de leurs lecteurs. J'ai lu, quelque part, que lorsqu'on voulut jouer, sous Louis XV, *le Cocu imaginaire*, de MOLIERE, à Versailles, on fut obligé de changer le titre de cette pièce, lequel offensoit les chastes oreilles des femmes de la Cour. Si je ne voulois point me

temple de l'hymen, et enseigner les préférences sur cette matière ? A quoi serviroit d'expliquer les causes des môles informes, des monstres et des hermaphrodites ? Ce sujet est assez connu ; et d'ailleurs ma chaste Muse, le visage couvert des roses de la pudeur, murmure doucement à mon oreille. Poète, arrêtez, dit-elle, votre plume lascive, et n'enseignez un art si noble qu'avec des expressions toujours décentes ; les Muses n'aiment point un langage licencieux, qui doit

renfermer dans les bornes naturelles de ce sujet, j'insérerois ici des *considérations philosophiques sur les mœurs des Grecs et des Romains, des Français et des Italiens, uniquement prises de la langue de ces peuples* ; ouvrage que je présentai en 1788 à la ci-dev. Académie de Dijon. Il paroîtroit peut-être piquant de considérer ainsi les influences réciproques et diverses de la parole et de la morale.

être réservé pour les danses de Paphos.
J'obéis, et gardant le silence sur les
mystères de Cythérée, je me prépare
à chanter les fruits déjà formés.

FIN DU SECOND CHANT.



LA

CALLIPÉDIE.

CHANT TROISIÈME.

LORSQU'UN frisson agréable et la volupté des sens étonnés, annoncent l'indice d'une conception récente ;

lorsque l'*utérus* entièrement fermé, le cours des mois suspendu, l'abondance du sang fait enfler les mamelles ; mères, employez alors vos soins attentifs pour procurer la croissance de l'heureux fruit que vous portez. L'incurie des épouses enceintes fait souvent corrompre ce germe, et former des corps défectueux. Puisqu'il nous a été permis de sonder les aimables mystères de la nature, enseignons les lois que doit garder la femme dans les premiers temps de la conception, si elle veut conduire à un terme heureux l'embryon qui commence à végéter dans son sein. Muses ! chastes divinités ! pardonnez si le nom de Vénus répété dans mes vers, frappe si souvent vos oreilles ; je cesse ici de la vanter. Son usage est contraire aux épouses enceintes. Si, tourmentées du prurit amoureux elles reçoivent un nouveau germe,

s'il en résulte une superfétation, une masse informe se joint alors au premier fruit. Si dans le congrès de Cypris, elles se livrent à des transports convulsifs, un triste avortement l'accompagne. Tel est un cerisier fertile que le printemps nouveau décore de mille fleurs, prémices heureux de son fruit couleur de rose dont nos tables seront chargées; si une rustique main imprime à ses tendres rameaux des secousses trop fortes, tous les dons printanniers seront détruits, ainsi que l'espoir de l'*estivale* Pomone. Qui donc ne condamneroit les ébats trop fréquens où se livre une épouse déjà chargée d'un fardeau précieux, quand on voit la louve et la chèvre lascive éviter avec soin l'approche du mâle, lorsqu'une fois elles sont fécondées?

Ce seroit ici le lieu d'indiquer les alimens dont une femme enceinte doit

user, et de chanter les préceptes de l'utile DIÉTÉTIQUE. Le sujet que j'ai entrepris exigeroit aussi ce travail; mais plusieurs doctes Médecins ayant écrit sur cette importante matière, je poursuis ma course rapide, et je n'embrasse que l'objet le plus essentiel.

Lorsque le germe se développe dans votre sein et jette les fondemens de la belle demeure où doit résider une ame immortelle, fuyez avec soin les noirs soucis et la sombre mélancolie. Ne présentez jamais à vos regards des formes hideuses, de tristes images; ne les repaissez au contraire que d'objets gracieux et de simulacres agréables. Qui ne connoît l'horrible origine du centaure Chiron ? Saturne autrefois brûla de mille feux pour Phyllire, charmante fille de l'océan. Le vieillard, impatient de cette ardeur inextinguible, tend des pièges perfides à sa jeune

maîtresse , suivant la coutume des Dieux. La nymphe, suivie d'un chœur de Néréïdes , se jouoit un jour sur ses rives natales. Le porte-faulx impétueux l'enlève dans ses bras, et la conduit dans les retraites d'une forêt obscure. Que de soupirs, que de gémissemens poussa la belle Phyllire, lorsque , en proie aux dégoûtantes caresses de ce dieu brutal , elle se vit ravir l'honneur de la virginité ! Cybèle entend ses cris du haut de l'olympé ; pour venger cet indigne outrage, elle paroît subitement sur la scène amoureuse , et interrompt ainsi la joie adultère de son perfide époux. Saturne aussitôt, pour se dérober à la fureur de la jalouse Cybèle, se transforme en cheval, et fuit dans l'épaisseur des bois. La nymphe abandonnée pleure et la fleur qu'elle vient de perdre et l'opprobre qu'elle a reçu. Les embrasse-

mens du vieillard ne furent pas néanmoins sans effet. Phyllire en devint mère. Mais, lorsque les labeurs du neuvième mois furent expirés, lorsque son fruit parût au jour, (je frémis en racontant cette histoire !) ce fut un enfant couvert de poil sur les jambes et le dos, avec une queue de cheval. Qui pourroit exprimer la douleur de Phyllire à la vue de ce honteux enfantement ? Divinités des mers azurées, paisibles Néréides, vous qui plaignîtes le sort de votre sœur infortunée, dites-nous combien de torrens de larmes troublèrent vos ondes, et par combien de gémissemens vous fîtes retentir vos cavernes liquides. L'antique père des Dieux, dit la nymphe, ne m'a donc injustement déshonorée que pour faire sortir de mon sein un monstre affreux ! Que n'ai-je trouvé mon trépas dans les douleurs de l'enfantement, ou dans

tes secours ! O Lucine ! l'astre du jour n'accableroit point de ses sinistres rayons une tête odieuse au Ciel, et ne me réserveroit pas un destin plus cruel encore. Au milieu des tourmens affreux du corps et de l'esprit, sa voix languissante s'éteint, une sueur mortelle inonde ses membres glacés. A cet aspect, ses tendres sœurs préparent aussitôt un puissant remède ; elles délayent dans une liqueur cordiale l'ambre que le Dieu des mers fait éclore dans son sein, et le font boire à Phyllire pour retenir son ame prête à s'envoler. Lorsque la nymphe eût senti ses forces renaissantes, et vu reparôître la lumière, elle renouvela ses gémissemens et ses pleurs ; elle désira de descendre sur la rive infernale ; mais enfin un doux sommeil apaisant ses yeux, et soulage ses membres fatigués, Ce Dieu présente à son

esprit la troupe riante des songes, et l'amuse par toute sorte d'images. Alors, aux yeux de la nymphe endormie, paroît une autre nymphe féconde en formes diverses, l'IMAGINATION, qui change à chaque instant de visage, tantôt d'une humble taille, tantôt d'une haute stature; ici d'une blancheur éblouissante, et là portant sur ses joues les couleurs d'une nuit obscure. C'est un Caméléon, c'est un véritable Prothée; les formes innombrables des êtres l'entourent sans aucun ordre, et des simulacres de toute espèce voltigent sans cesse autour de sa tête. Prenant alors une figure gracieuse, elle interrompt doucement le sommeil léger de Phyllire, et lui adresse ce discours : « Cessez de déchirer votre visage, fille de l'océan ! vous êtes seule la cause de votre malheur. Ayant sans cesse devant vos

yeux l'image de Saturne transformé en cheval hennissant, vous avez corrompu votre fruit par ce hideux portrait. Combien de fois ne vous ai-je pas vue (moi qui présente à l'esprit des mortels les formes diverses des choses) occupée à vous représenter les traits de Saturne, lorsqu'après sa métamorphose il vous abandonna dans la forêt pour éviter les reproches amers de Cybèle. Cette affreuse image de quadrupède toujours présente à votre pensée, reçue par des esprits ébranlés, porta le désordre dans votre sein, et fit joindre à une tête humaine une croupe de cheval. Si pendant votre gestation, vous aviez commandé plus sagement à votre ame ; si vous ne m'aviez point ordonné de vous retracer trop souvent un tableau si difforme, votre fruit provenant d'un germe divin, n'auroit éprouvé aucune

altération, ni souffert un si honteux mélange. Cependant, pour calmer votre cœur si affligé, et vous consoler un peu dans votre infortune, apprenez ce que le Ciel destine au fils de Phyllire. (Ne doutez pas de mes révélations ; le destin s'est expliqué souvent par ma voix, qui ne prononce pas toujours des mensonges). L'enfant que vous avez mis au monde, une fois parvenu à un âge mûr, n'aura rien des ames vulgaires. Son esprit embrassant le ciel et la terre, sondera tous les abymes ; la nature lui révélera tous ses secrets. Il connoîtra les vertus des plantes et les révolutions des astres. Ces poils qui hérissent son dos ne pourront point arrêter l'essor de son génie. La belle Thétis, elle-même, issue du sang de Nérée, fera nourrir son fils par le vôtre, et mettra Achille sous la tutelle de votre race », Ayant

CHANT TROISIÈME. 75

ainsi parlé , l'IMAGINATION s'envole dans les airs , et les songes légers échapent en même temps à la nymphe éveillée.

Phyllire sentit que le sommeil avoit réparé ses forces et dissipé ses chagrins ; la clarté du jour reparut et le réveil acheva de ramener la consolation dans son ame. Mais comme l'image d'un objet difforme avoit causé tous ses maux , elle ne voulut plus voir depuis cette époque fatale , bondir sur la plaine liquide les immenses baleines, les dauphins azurés , les phoques hideux , ni vous Protée , ni vous race des Tritons. Toujours mêlée aux danses des Néréïdes , elle eut soin de ne fixer ses regards que sur des objets agréables. Vous donc , femmes enceintes , qui voulez mettre au monde de beaux enfans , imitez l'exemple de Phyllire , et n'arrêtez votre vue que sur des

images gracieuses. Retraced à vos sens le portrait de l'aimable Appollon et du bel Alexis, si vous souhaitez un beau garçon. Si les formes heureuses d'une femme charmante vous plaisent davantage, contemplez, ou la Vénus du divin Titien, ou Danaë avec tous ses attraits, lorsque Jupiter descendit en pluie d'or dans son sein, et la rendit féconde.

Si cependant vous aimez mieux encore contempler la merveille de notre siècle, observez l'image de la belle PHILIS, telle qu'elle s'offrit à mes regards, lorsqu'elle m'enflamma jadis d'un violent amour. Oh ! comme elle brilloit alors de tout l'éclat de la jeunesse ! Quelle fille eût jamais plus de roses sur sa bouche et plus de neige sur son front ? Vît-on jamais tant d'appas réunis sur une figure humaine ? Chaque pli de sa robe recéloit une grace, et

CHANT TROISIÈME. 77

l'amour respiroit de toutes les parties de son corps.

Mais, ô cruelle inconstance du sort !
PHILIS regrette aujourd'hui les années
écoulées d'un vol rapide ; déjà ses
premiers attraits sont évanouis ; les
rides sillonnent son front décoloré ; sa
bouche en s'ouvrant ne fait voir que
des dents livides , et quelques rares
cheveux couvrent sa tête blanchissante.
Cette ardeur , qui dévorait autrefois
mes sens, est entièrement apaisée ;
PHILIS à présent , ô triste métamor-
phose ! fait expirer les amours cruels ;
et dans sa laideur , elle est le remède
du mal qu'elle causoit autrefois par
sa beauté. Évitez donc aujourd'hui sa
vue, femmes enceintes, de peur que
votre fruit n'en soit honteusement
flétri dans le sein qui l'a conçu.

Mais il ne suffit point de flatter vos
sens par d'agréables perspectives, il

faut encore éviter les mouvemens immodérés et les secousses trop vives de la danse, sur-tout dans les premiers temps de la conception, et lorsque les derniers mois vous annoncent que le fruit mûrissant va quitter l'arbre qui l'a vu naître. A ces deux époques l'enfant tient à l'*utérus* par des ligamens délicats ; la mère en verra sortir un fœtus imparfait ou difforme, si elle s'abandonne aux mouvemens rapides d'un exercice trop violent ; semblable à cette Argienne dont parle le vieillard de Côs *, qui s'étant livrée avec fureur au plaisir de la danse, vit se détacher de son sein un fruit qui n'étoit qu'ébauché. Tel est le sort d'une femme enceinte, qui, dans le huitième mois de la gestation, ne craint pas de célébrer les orgies des bacchanales. Elle

* Hippocrate.

brise avant le temps les liens qui retenoient son enfant plus qu'à demi formé. Hélas ! elle est alors inondée d'un fleuve de sang, et sa criminelle imprudence est punie par un enfantement laborieux. Qui pourroit donc ne pas condamner ces femmes grosses qui se livrent aux jeux insensés des orgies, et qui cherchant l'arène de tous les bals, entremêlent sans cesse leurs bras dans cette lice pour elles trop fatale ?

Si je vous interdis le plaisir des danses trop bruyantes, femmes enceintes, ne croyez pas que j'approuve un repos excessif. Evitez cette erreur opposée, la raison indique en tout un juste milieu, et vous ordonne de ne pas traîner vos jours dans l'inaction et l'indolence. La chaleur naturelle seroit alors étouffée sous le poids des humeurs accumulées et engourdies,

et cette VERTU céleste qui forme tout, ne pourroit donner au fœtus les linéamens convenables, et les formes heureuses de la beauté. Un exercice modéré ranime la vigueur des épouses chargées d'un fardeau précieux ; en ouvrant peu-à-peu les réceptacles de la chaleur interne, il chasse les humeurs léthargiques : l'enfant alors s'accroît et se fortifie ; il transpire mieux dans la ténébreuse prison de l'*utérus* ; il s'en échappe enfin, et vient, nouvel habitant de ce vaste univers, prendre place parmi l'espèce humaine.

Mais quel genre d'exercice et de travail prescrirons-nous à une femme enceinte ? Ira-t-elle sur un char découvert, ou dans une voiture plus douce, récréer son esprit et son corps dans de riantes promenades ? Viendra-t-elle, sur-tout, sous l'ombrage

de cette longue avenue bordée d'ormeaux épais , dont la Seine baigne les rives verdoyantes , après avoir traversé Paris de ses ondes diaphanes ? Quel plaisir elle éprouvera en voyant milles groupes d'aimables adolescents et de vierges dans la fleur de l'âge , aller et revenir cent fois sur leurs pas , et faire voler sur cette arène un nombre infini de chars ! Ici paroît sur sa conque dorée qu'entraînent des coursiers rapides , un jeune *Éphèbe* , étalant avec complaisance sa *chlamyde* étincelante de dorure ; des cheveux blonds voltigent sur un col d'ivoire , et des plumes brillantes flottent sur les bords du chapeau galant qui lui couvre la tête. D'un autre côté passe une nymphe au teint de lys ; ses cheveux sont artistement arrangés ; sa gorge est découverte , ses regards amoureux errent de tous côtés. Elle se donne en

spectacle à la jeunesse nubile. Son amant la salue profondément ; elle incline son front d'un air gracieux , et l'avertit même par un coup-d'œil favorable qu'elle daigne agréer ses transports. Certes, ces spectacles agréables réjouiront une femme enceinte , et le plaisir lui causera de douces émotions ; mais lorsqu'à la fin de la promenade , chacun reprend le chemin de la ville , alors tous les chars sont en mouvement ; les conducteurs rapides franchissent les portes avec impétuosité. Les uns laissent flotter les rênes sur leurs chevaux, les autres veulent devancer ceux qui les précèdent. De-là naissent le trouble et le fracas : quelque fois l'essieu crie et se rompt. Le char est renversé ; une jeune vierge dans sa chute découvre ce qu'un voile chaste cache à tous les regards ; spectacle dont on se repent d'avoir joui !

Qu'une femme enceinte évite donc avec soin ces joûtes dangereuses , et qu'allant à petits pas , elle sorte la dernière de cet asyle si fréquenté ! Quoiqu'un destin favorable préserve son char de tout choc périlleux , la seule crainte de tomber peut troubler son ame , et devenir la cause d'un avortement funeste. Le sang en effet , comprimé par la frayeur , ferme par son affluence subite les cavités du cœur et de l'*utérus* , et fait mourir la chaleur vitale. Je veux donc qu'une épouse féconde , qui veut être mère d'un bel enfant , s'éloigne de ces promenades tumultueuses. Cherchez , femme prudente , les retraites paisibles des jardins ; promenez-vous à pied dans ces rians bosquets , et respirez - y l'air adouci par le souffle des zéphirs !

Mais lorsque l'hiver amènera le froid pénétrant , les mélancoliques ge-

lées et la neige et les brouillards ; lorsqu'il aura dépouillé les arbres de leur chevelure , et les campagnes de leurs gazons , comment vous comporterez-vous , femme enceinte ? Prudemment enfermée sous un toit bien clos , vous tromperez Borée et la brume rigoureuse , et l'inclémence d'un air glacial. J'approuve les appartemens et les voitures rendus de tous côtés impénétrables au vent : c'est-là que vous pourrez braver les frimats , et mettre heureusement au monde un enfant vigoureux.

Cependant , comme quelque fois l'hiver s'adoucit , et que le Soleil montre pendant quelques instans un riant visage , lorsque l'aquilon ralentit son souffle , vous pourrez employer ces heures à visiter les dames de votre voisinage. Là il vous sera permis de goûter quelques amusemens innocens ,

de mêler l'utile à l'agréable, et d'adoucir les dégoûts d'une longue gestation.

Enfin, lorsque le terme du part approche, lorsque l'enfant cherchant un plus grand jour, s'empresse de se produire à la lumière éthérée, ayez grand soin alors qu'il ne sorte pas brusquement et à contre-sens, et que par une naissance laborieuse il ne donne point à son corps un pli tortueux. Les membres de cette petite créature (vous l'ignorez sans doute) sont dans ce moment semblables à une cire molle : pressés par des mains inhabiles, ils subissent facilement toutes les formes qu'on leur donne, et trop souvent, hélas, une figure désagréable ! Aussi, lorsque l'enfant essaie de franchir les portes de la vie, en présentant ou les deux pieds étendus, ou les deux mains, ou le dos, qu'aussitôt la matrone expérimentée, d'une main

sûre et habile, corrige ce mouvement irrégulier, et lui donne une position plus heureuse, jusqu'à ce que la tête sortant la première et le reste du corps ensuite, l'enfant naisse et sans effort et sans danger.

C'est peu que ce bel enfant soit venu au monde par un travail facile, il faut encore que ce nouveau gage d'un amour légitime, que ce tendre poupon soit traité avec soin dans son berceau. Prenez garde sur-tout qu'une nourrice imprévoyante, par un triple contour de langes, ne presse ses membres flexibles, et ne les rende contrefaits, lorsque l'enfant n'est encore que sur le seuil de la vie. Ne sont-ce pas souvent ces liens mal disposés qui, comprimant les côtes tendres de ces nouveaux nés, font croître une honteuse bosse sur leur dos, et ajoutent des aîles à leurs épaules élevées?

Il y a aussi divers genres de maladies qui tourmentent l'enfance ; hâtez-vous d'y porter remède , si vous voulez conserver la beauté native de votre enfant. Le médecin guérira d'abord, par son art industrieux, les exanthèmes nés du sang maternel, et les pustules qui menacent d'engendrer de hideux ulcères ; pour empêcher que des cicatrices n'altèrent la beauté de ses yeux , de son nez, de ses joues, et la douceur de sa peau. Hélas ! que de graces virginales se sont éteintes par le ravage de cette peste dévorante ! Que de lys elle a moissonnés sur le front de Chloris ! Que d'amours nais-sans elle a fait mourir ! Galatée elle-même, autrefois semblable à une déesse, avant d'avoir éprouvé ce cruel outrage, regrette le marbre de son teint aujourd'hui excavé par l'acreté du mal ; et ses yeux devenus larmoyans pleurent

sans cesse une perte irréparable. Le bel Amyntas , les délices de son sexe , et que tant de nymphes ont aimé , n'inspire que dédain et froideur , depuis que son visage porte les marques honteuses de cette contagion. Je ne proposerai point ici des remèdes contre ce terrible fléau ; ce sujet surpasse les forces d'un foible poëte ; qu'il soit traité par les enfans d'Hipocrate auxquels il appartient tout entier !

D'ailleurs , qui ne blâmeroit point l'audacieuse entreprise de ma muse , si je chantois une seconde fois , sur une lyre peu savante , ce que vous avez déjà chanté si dignement , illustre SAINTE-MARTHE ! * Vous qui voulez con-

* L'Auteur dont QUILLET fait ici l'éloge , SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE , fit paroître en 1584 un Poëme latin , intitulé : *Pædotrophia , seu de puerorum nutritione libri III* ; c'est - à - dire Pædotrophie , ou art d'élever et de nourrir les enfans ; Titre tiré du

noître les maladies de l'enfance, et préserver d'heureux fruits d'un cruel

Grec, (*païs , enfant et trophée , nourriture*). Cet ouvrage fut imprimé dix fois pendant la vie de l'Auteur , et autant de fois après sa mort. Les grandes maladies auxquelles un des fils de *Scevole de Sainte-Marthe* se trouva sujet, dès le temps qu'il étoit encore en nourrice , lui donnèrent occasion de le composer. Les plus habiles Médecins, appelés pour secourir cet enfant , ayant désespéré de sa guérison , le père rechercha lui-même les secrets les plus cachés de la nature, et s'en servit avec succès pour arracher son fils des bras de la mort. Prié par ses amis de communiquer au public des recherches si curieuses , il les renferma dans cet ouvrage, et le dédia à Henri III. Ce Poëme fut lu dans les plus célèbres Universités de l'Europe avec la même vénération que les ouvrages des Anciens. Il fut traduit en plusieurs langues et même en vers français. (*Voyez le journal des Savans , année 1699 , et la préface de l'Orthopédie d'Andry*).

ravage, lisez et relisez sans cesse le poëme divin de **SAINTE-MARTHE**, et tous ses doctes écrits. Il a dans sa **PÆDOTROPHIE** épuisé toutes les eaux de l'Hélicon et du Pinde ; il a connu tous les trésors de la science d'Apollon.

Cependant laissons reposer notre luth ; après avoir, du centre de la terre méprisable, parcouru le ciel sur les aîles de Pégase, retournons d'un vol rapide aux campagnes du monde, et jouissons enfin du repos dans une douce obscurité. Peut-être quelque jour Apollon viendra ranimer mon courage et ma veine ; alors je chanterai l'union d'une belle ame à un beau corps, et les mœurs incorruptibles qui doivent être les compagnes de la beauté. Eh ! qui pourroit souffrir qu'un esprit aveuglé par le bandeau de l'erreur, ou souillé de vices, fût hôte d'un beau corps, et associât ainsi par une union

honteuse la fange terrestre à l'air pur
qui descend du Ciel ? Mais la corrup-
tion de ce siècle de fer ne mérite point
de si grands efforts de la poësie, et un
travail aussi sublime. L'amour de la
vertu et celui de la pudeur sont exilés ;
les furieux exercices de Mars ont ins-
piré des mœurs étrangères. Dieux in-
digètes, qui vous intéressez à la Gaule
Celtique et à la race d'Hector, opérez
un heureux changement, et ramenez-
nous l'aimable paix, pour que nous
cultivions encore les arts innocens de
Minerve, et que les lauriers du Par-
nasse soient enfin prisés ce qu'ils valent.

FIN DU TROISIEME CHANT.



L A

CALLIPÉDIE.



CHANT QUATRIÈME.



QUELLE étrange paresse a glacé mes esprits ? Souffrirai-je que ma Muse garde plus long-temps le silence, et

que mon impuissant Apollon languisse dans un honteux repos ? Jusques-ici j'ai chanté la beauté du visage et les formes heureuses qui le décorent ; il faut achever la plus excellente partie de mon ouvrage, et célébrer ici la divine splendeur de l'homme, la noblesse de son ame, et la vertu qui brille dans un beau corps.

O vous, DÉESSE ! que Jupiter fit autrefois sortir de son cerveau fécond, pour conserver une chasteté éternelle, pour cultiver les beaux arts et donner l'exemple des bonnes mœurs, soyez-moi favorable, pudique MINERVE ! Vénus ne mêlera point ici ses hymnes profanes, ni ses adultères flambeaux ; mon esprit purifié ne respire aujourd'hui qu'une ardeur céleste.

Dès que PROMETHÉE, du limon de la terre pétrie, eût donné à l'homme un front sublime, animé de ce feu

divin, qui faisoit participer son ame à la splendeur éthérée, les dieux furent souvent fatigués de nos plaintes insensées. L'homme, quoique fait à l'image de la divinité, quoique brillant d'un éclat immortel, condamne dans sa folie l'aurore de ses jours ; il accuse les dieux, il maudit les destins innocens, parce qu'il sort nud du sein maternel, exposé à toutes les misères de la vie humaine.

Que me sert, dit-il, d'avoir reçu du ciel un rayon de flamme, de sentir la vigueur céleste et la lumière sublime de l'esprit qui m'anime, si je nais dépourvu de tout bien, ignorant et enfant, * nud, jeté sur une terre

* Le mot *enfant* est formé de deux mots latins, lesquels signifient *qui ne peut parler*. L'auteur ne se sert pas ici de cette expression, selon l'usage de notre langue, extrêmement pauvre pour marquer les différentes époques de la vie humaine.

ingrate , et signalant mon entrée à la vie par des vagissemens répétés ? Les brutes même , avec leurs têtes inclinées vers la terre , ont l'avantage de naître pourvues des forces qui leur conviennent ; elles portent des armes naturelles pour se garantir des atteintes nuisibles. Le quadrupède a pour sa défense des poils épais qui couvrent tout son corps ; son front est armé de cornes menaçantes , et ses pieds sont endurcis de lames épaisses. Les écailles garantissent les poissons ; des aîles et un bec pointu mettent les oiseaux en sûreté. La terre ouvre un sein facile aux animaux de toute espèce ; marâtre pour moi seul , elle me vend ma nourriture au prix d'une éternelle sueur ; et cette lumière de mon ame divine , qui me distingue en apparence du reste des animaux , n'est-elle pas d'abord obscurcie par de voiles

épais ? n'est-elle pas plusieurs années foible et vacillante, jusqu'à ce que je sois enfin instruit par l'expérience lente des choses, ou les leçons d'un pédagogue morose ? Que de dégoûts essuie alors mon esprit tendre encore dans la recherche de l'obscur vérité, dans l'étude de l'honnête et de ce qui ne l'est pas, dont il veut saisir les différences, dans les efforts employés à cultiver les beaux arts, à calmer les mouvemens impétueux d'une Vénus trop ardente, à mettre un frein aux accès de l'impitoyable colère ! L'homme n'est-il pas forcé de subir une iliade de maux par l'ordre des barbares destins ?

C'est ainsi que raisonne un esprit insensé, qui ose taxer le ciel même d'injustice, et imputer un crime aux dieux équitables. Qui n'auroit point horreur de cet odieux langage ? Ose-tu nier que l'homme ne soit les délices

de l'univers et l'ornement de la terre ? N'est-il pas le chef et le roi de la nature par la vigueur de son ame immortelle, par la force de sa raison ? Il est vrai que l'enfant fait son entrée à la vie avec des membres délicats et nuds qu'aucune défense ne protège ; mais n'est-il pas reçu aussitôt par une mère prévoyante, qui le prend tendrement dans ses bras, qui lui prodigue des soins de toute espèce, jusqu'à ce que son corps se soit fortifié par l'âge, et qu'elle ait vu briller dans son ame la lumière qui lui est naturelle. Lorsque sa raison a vu éclore ce flambeau divin, lorsqu'il sait discerner l'utile et le beau, alors il ordonne à tout de lui obéir ; il recherche l'honnête, il fuit ce qui ne l'est pas ; il fonde des palais, des villes, des lois. Tous les élémens qui ont concouru à sa formation, le reconnoissent pour

maître et respectent son front sublime. Souvent, je l'avoue, l'ame est accablée sous le poids du corps et s'éloigne du ciel ; mais par ses efforts magnanimes, elle pourra à sa volonté se dégager de la fange terrestre, s'élever jusqu'aux astres dont elle tient son origine, et rentrer dans l'olympé sa patrie. Ces préceptes ne sont point impraticables. Que l'homme s'examine aux rayons de sa propre lumière, et il saura mépriser alors les voluptés grossières d'un monde frivole qui ne l'attacheront plus. L'étude est ici néanmoins nécessaire. Les conseils de la sagesse préserveront son esprit des atteintes du vice, lui feront déployer sa force, et traceront le sentier d'une vie toujours innocente. La pureté des mœurs, j'en conviens, est ordinairement le partage des mortels nés d'un sang généreux, et la vertu des pères se transmet avec la

vie au cœur des enfans ; mais souvent le beau change et s'altère , et quiconque élève mal son fruit, cause sa perte, et pervertit son excellente origine. Je ne puis donc que blâmer ici ces parens insensés qui livrent leurs enfans à des nourrices mercenaires qu'ils ne connoissent point ; usage pernicieux, source féconde d'un lait impur et de mille maux ! Car, pour ne rien dire des ravages que cette première nourriture peut introduire dans le corps, le lait a aussi coutume de nuire à l'ame, en lui donnant des inclinations dépravées. Qui ne sait que sur les mamelles impures d'une femme débauchée , on suce une aversion constante pour la pudeur ? Toi, qui trempas tes mains dans le sang d'un frère , qui te fis un plaisir d'enlever et de deshonorer les Sabines, de ravager le Latium, de vivre de pillages,

CHANT QUATRIEME. 101

ô Romulus , n'est-ce pas dans le lait
d'une louve féroce , n'est-ce pas sur
ses mamelles sanglantes que tu avois
puisé ces fureurs et cet esprit de ra-
pine ?

Pères prudens , choisissez donc d'a-
bord une nourrice chaste et de bonnes
mœurs , et écoutez attentivement les
préceptes que je vous donne , pour
faire connoître à vos enfans tout le
prix de la sagesse. Quelque soit le pou-
voir d'un penchant dépravé , la vertu
sera victorieuse , si vous l'exercez par
des instructions convenables. Ainsi ,
autrefois , la philosophie infatigable ré-
sista , par un travail constant , au génie
de Socrate naturellement vicieux , et
répandit dans son ame une lumière
éclatante. Ce mortel sortit triomphant
d'une lutte longue et pénible , et mé-
rita dans toute la Grèce le beau nom
de SAGE que lui décerna l'oracle de

Delphes. Mon dessein néanmoins n'est pas de rassembler ici tous les principes des mœurs, je ne veux qu'effleurer ce sujet important, et vous exposer dans un ordre facile les préceptes et les lois propres à régler les devoirs de l'enfance et de la jeunesse, et à diriger vers la vertu *ces ames de cire*. *

Pendant le premier âge, où les enfans abondent en humidité superflue, où l'organe de la voix est encore enchaîné, ne vous occupez qu'à donner de l'accroissement à des corps délicats

* Les Anciens, qui avoient si bien examiné les divers âges de la vie, appelloient l'enfance et la jeunesse *ætas cerea*, âge de cire : voilà pourquoi Horace, dans sa belle peinture des mœurs des différens âges, dit, avec raison, du jeune homme : *cereus in vitium flecti* : il prend comme une cire les impressions du vice. Jamais épithète ne fut mieux appliquée sans doute.

par une nourriture légère ; à les fortifier par un exercice convenable ; à procurer enfin à tous les membres une heureuse conformation ; car , dès l'aurore de la vie , la vigueur de l'ame paroît ensevelie dans un sommeil profond , et voiler sa clarté naturelle.

C'est ainsi que le Soleil ne répand qu'à demi ses foibles rayons quand il sort du sein des flots azurés , et qu'il abandonne l'humide couche d'Amphitrite. Fier d'être le flambeau du monde , cet astre brille de toute sa splendeur , lorsqu'il s'est élevé dans les hautes régions du ciel.

Dès que la voix bégayante de votre enfant commencera à proférer quelques sons articulés , père tendre et sensible , hâtez-vous de donner tous vos soins à l'être que vous avez formé de votre propre substance , et de l'instruire des lois divines. Mais il ne suffit pas de

lui avoir fait connoître l'empire du souverain maître du monde , et sa puissance et sa gloire, il faut encore former son cœur à ne nourrir aucune haine, à aimer tous les hommes, à ne jamais faire à ses semblables ce qui lui déplaît à lui-même, à respecter ceux qui lui ont donné le jour, les vieillards et les magistrats.

Lorsque parvenu peu-à-peu jusqu'à l'adolescence, il donnera des preuves d'un esprit capable de cultiver les sciences, et susceptible de recevoir le cachet de la vérité, qu'il pénètre alors dans le sanctuaire des Muses faciles. Mnémosyne, la mère des neuf chastes Sœurs, se réserve les années de la jeunesse docile, profite de l'heureuse disposition du cerveau si flexible à cet âge, et des sens animés de toute leur vigueur native. Que l'adolescent, par une étude constante,

apprenne ce qu'il doit d'abord confier à la mémoire , les noms imposés aux choses diverses , fournis par les langues Grecque et Latine , ce que la langue des Romains modernes présente de plus beau , ainsi que celle de France aujourd'hui si riche en chef-d'œuvres , et les accens majestueux de la superbe Iberie. Qu'il lise en même temps avec soin les historiens véridiques , qui , dans leurs écrits immortels , célèbrent les actions à jamais mémorables des grands hommes. Qui pourroit supporter le récit des exploits de ces héros frivoles , enfans d'une imagination mensongère , fiers d'une renommée éclatante , quoiqu'ils n'aient jamais existé ? Jeune homme , apprenez à mépriser de bonne heure ces romans pompeux , sans poids et sans autorité ; souvenez-vous toujours que rien n'est beau que le vrai , que le vrai seul

est aimable, et que vous ne devez le chercher que dans les livres authentiques. Lisez cependant et relisez sans cesse les pages sacrées des Poètes fameux, ils sont pleins d'une fureur divine : par un art merveilleux, ils enseignent la sagesse ; à l'aide de leurs harmonieuses chansons, la vertu s'introduit facilement dans les cœurs.

Lorsque de nouvelles forces auront fait passer votre fils de l'adolescence à la puberté ; lorsqu'une orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes, père sensible et sage, ayez soin dans ce moment de crise, que sa raison se fortifiant d'elle-même par des études plus graves, parvienne à calmer ces mouvemens trop impétueux.* Un cœur échauffé des va-

* Ulysse, ô sage Ulysse ! prends-garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant

peurs de la bile* suit rarement le chemin de la vertu : la prudence trouve un accès difficile dans une âme mal préparée. Son esprit néanmoins sera vainqueur de la tempête et du naufrage, si la SAINTE PHILOSOPHIE daigne alors le protéger de sa lumière céleste. Ranimez donc votre courage, généreux amant de la sagesse ; ne vous écartez jamais de ce gouvernail salutaire ; qu'il soit pour vous une ancre sacrée, pour éviter les écueils et les précipices !

Mais comme toutes les vertus dépendent de la lumière même de l'in-

de soin sont ouvertes ; les vents sont déjà déchaînés, ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout est perdu. *Emil. Liv. IV.*

* Les Anciens faisoient jouer un grand rôle à la bile, non seulement dans les maladies, mais encore dans l'éducation morale de l'homme.

telligence par qui la volonté que son flambeau illumine, se porte sans efforts vers la pratique du bien, ayez soin principalement d'orner votre esprit d'un grand nombre de connoissances, pour dissiper les ténèbres épaisses qui l'obscurcissent ; admirez le concert magnifique de ces corps célestes * et la source éternelle de ces torrens de lumière que le Soleil répand dans les vastes régions de l'olympé, et dont il féconde les airs, soit que dans sa course infatigable il fasse le tour de la terre, entraîné par ses chevaux qui vomissent le feu ; soit que la terre

* Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie ;
Résulte de leurs accords !

J. - B. ROUSSEAU.

tournant elle-même soit emportée autour de cet astre immobile. Mais il vaut mieux encore s'occuper des merveilles du corps humain, de ce divin ANIMAL, sur le front duquel resplendit l'image de dieu même, et qui, dominant sur tous les êtres, les assujétit à l'empire puissant de sa raison. La nature seule de l'homme n'est-elle pas un second univers ? Sa tête s'élevant comme une citadelle, ne figure-t-elle pas le séjour radieux du maître du monde ? De même que ce dieu est assis au haut de l'empirée, au milieu des puissances célestes, destinées à exécuter ses ordres et à publier ses décrets, ainsi l'ame, ce souffle émané du ciel, réside dans la tête de l'homme ; les sens sont ses ministres ; et une foule innombrable d'esprits toujours actifs s'occupe à la servir, à mouvoir les membres du

corps, et à répandre dans toute l'habitude une lumière éthérée. Qui pourroit nier que le cœur, cet astre bien-faisant qui préside à la vie, ne soit placé au milieu de la poitrine comme un soleil propice par qui tous les ressorts de la machine humaine reçoivent une douce chaleur, et sont entretenus dans cette souplesse si nécessaire à leur mouvement?

Le point le plus important encore, c'est que l'ame se connoisse elle-même, l'AME qui n'a rien au-dessus d'elle, la véritable image de la divinité, libre de toute matière abjecte, victorieuse du destin, et douée de l'immortalité. Quoique répandue dans tout le corps, pour agiter cette masse épaisse, elle n'est point cependant confondue avec lui : elle apperçoit, par sa propre lumière réfléchie vers elle-même, les images abstraites des choses et leur

CHANT QUATRIÈME. III

nature cachée. Ainsi, quoique le tout-puissant conduise le monde par une main qui ne laisse jamais flotter les rênes, quoiqu'il en dirige à son gré les révolutions et les vicissitudes, il est toujours éternel, toujours immense, et toujours resplendissant de son propre éclat. Ainsi, lorsque l'ame, émule de la divinité, connoîtra sa grandeur suprême et ses hautes destinées, n'affectera-t-elle pas l'olympé ? Éprise des voluptés terrestres, pourra-t-elle s'attacher à des biens périssables ? se livrer à l'inanité des plaisirs des sens, et embrasser les honneurs d'un monde trompeur ?

Mais ce n'est point assez de briller des seuls ornemens de votre vertu, il faut encore vous rendre utile à la patrie, à vos concitoyens, à tous les intérêts de la société. N'êtes-vous pas né pour elle, et ne devez-vous pas

à vos semblables un retour de soins et de bienfaits ? Néanmoins , comme tous les hommes n'ont pas les mêmes penchans , consultez votre génie naturel , et soit que vous choisissiez les tranquilles emplois de la paix , ou les exercices moins désirables de Mars , (car quelquefois il est permis de défendre ses droits par les armes) entrez avec ardeur dans l'une ou l'autre carrière , pendant que la fleur de la jeunesse brille encore sur votre visage , et la force sur tous vos muscles audacieux. En suivant les enseignes du dieu des combats , prenez-garde que le tumulte des camps n'altère point l'innocence de vos mœurs et la pureté de votre ame. Sous les drapeaux de Bellone , le penchant au vice est rapide , et l'on conserve difficilement son cœur à l'abri des atteintes du crime , et des fureurs de la brutale Enyo.

* Voulez - vous empêcher l'ardeur guerrière de vous inspirer cette férocité d'un soldat qui languit dans la mollesse , et n'adoucit jamais la farouche Pallas par le commerce des Muses ? trempez de temps en temps vos armes dans les ondes du Permesse , et joignez l'implacable Mars au pacifique Apollon.

Enfin , pour donner à votre esprit éclairé l'utile expérience , et l'orner de tous les dons du savoir , allez , jeune encore , visiter les peuples divers , observer leur génie , les formes du gouvernement , leurs maximes ,

* Quelques Auteurs disent qu'*Enyo* étoit mère , d'autres soutiennent qu'elle étoit fille , d'autres enfin attestent qu'elle étoit simplement nourrice du dieu Mars ; tous les Mythologiste s'accordent à dire qu'*Enyo* en grec signifie qui donne , qui excite le courage , la valeur et la fureur des combattans.

leurs lois. Gravez tous ces objets dans votre mémoire , avant de choisir une profession ; car , comme chaque contrée a ses mœurs particulières , et chaque nation ses coutumes , vous examinerez avec plaisir les usages et les habitudes des lieux ; vous comparerez les climats , les vertus , ainsi que les vices , que produisent les sols étrangers.

Après avoir franchi les Alpes ,* vous visiterez la fertile Italie , que la mer entoure comme d'un double mur. Vous verrez Rome , jadis le trône des Césars , Rome toujours respectable par les restes de sa grandeur passée , et qui , du

* J'abrège ici la description des lieux que QUILLET donne fort longuement , en faisant voyager son élève. Il fait d'ailleurs de quelques peuples une peinture qui n'étant plus vraie aujourd'hui , seroit trouvée désagréable et choqueroit par conséquent la vue du lecteur.

germe divin qui la rend encore féconde, produit d'illustres exemples pour les siècles futurs. De-là, tournez vers l'Occident, et portez vos pas vers l'Iberie, où vous trouverez une nation fière, dont l'unique étude est de dompter des hommes ; qui n'aime point à labourer ses champs, à semer, à marier la vigne à l'ormeau, et néglige volontiers la herse pour ne manier que l'épée. * Si quittant ces régions brûlées par le Soleil, et franchissant le haut sommet des Pyrénées, vous visitez la France, vous en trouverez les habitans légers, mais braves et jaloux de leur gloire. A cette légèreté naturelle s'allie une valeur martiale qu'aucun danger ne peut abattre. A l'utile, ils savent mêler l'agréable, joindre l'étude aux beaux arts, et le com-

* L'Espagne étoit alors en guerre avec la France.

merce des Muses à la philosophie. Ils sondent les abîmes de toutes les sciences, et n'en trouvent aucun d'impénétrable. Tout ce que la Grèce savante a produit, tous les chants des sœurs d'Apollon, tout ce que, sur les bords du Tibre, ont célébré les Poètes de l'Ausonie en langage romain, sur la lyre et la trompette, tout vous est connu, ô Français ! vous immortalisez tout dans vos chants ; et vos poésies charmantes égalent celles des rivaux ingénieux que Rome et la Grèce enfantèrent. Vous traverserez ensuite la mer au détroit de Calais, pour visiter les habitans de la Tamise, qui savent se conduire si habilement sur les plaines liquides, et qui ne sont surpassés dans l'art nautique ni par Typhis, ni par le brave Jason, ni aucun des autres Héros qui montèrent le navire des Argonautes. Ne dédaignez point d'aller

CHANT QUATRIÈME. 117

aussi observer la nation Germanique. Elle a reçu en héritage la dignité impériale, la gloire de l'antique Rome, et les aîgles intrépides qui formoient ses enseignes. Des mains de ce peuple sont sortis ces foudres bruyans que lance l'horrible dieu des combats ; sur les bords fameux du Rhin furent inventés ces nobles caractères * qui conservent pour la postérité la plus reculée, les chef-d'œuvres des grands-hommes et toutes les productions précieuses des Muses. Enfin, vous irez voir les Danois, les habitans de la Pologne, les Gêtes indomptables. Malgré l'inclémence de Borée, qui règne dans ces climats, Apollon et ses sœurs ne dédaignent pas d'habiter l'ourse glaciale.

* C'est *de-là* que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux ;
Et, par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Lorsque votre âge atteindra son été ; lorsque votre esprit aura vu s'appaiser cette ardeur bouillante qui le dévorait, arrêtez-vous alors , et fixez votre course vagabonde. Il est temps de remplir les devoirs de citoyen, et de se livrer à de stables travaux. Dans les loisirs d'une douce retraite, réfléchissez sur tout ce que vous aurez appris dans vos voyages ; en évitant les défauts des peuples étrangers , attachez-vous en homme sage à la pratique de leurs vertus, pour en faire l'ornement de votre ame. C'est ainsi que dans les riantes forêts d'Hybla , l'abeille qui veut composer son miel, en parcourt tous les riches bords ; elle extrait du thym, de la violette , du tilleul , tous les sucs que le ciel favorable y a répandus pour former ce nectar dont elle enrichit ses paisibles cellules.

Cependant , dans le cours du reste

CHANT QUATRIÈME. 119

de votre vie, ne laissez pas flétrir les grâces et les richesses de votre esprit; lisez, à des heures réglées, l'histoire des grands-hommes, afin d'apprendre, dans le calme d'un loisir studieux, ce qui vous aura échappé dans la rapide occupation des voyages. Faites sur-tout passer devant vos yeux les monumens où sont conservées les actions des grands capitaines, ou les maximes des philosophes, ou les positions des lieux que vous n'avez point vus; tout ce qui peut enfin procurer à votre esprit des connoissances nouvelles.

Mais, pendant que je donne ces préceptes et que je me dispose à les étendre, quelle voix frappe subitement mes oreilles? Quelle divinité, par l'éclat de sa présence, répand une brillante lumière, et parfume l'air d'une odeur d'ambroisie. C'est CALLIOPE, je la vois, je ne me trompe

pas , je la reconnois à son maintien modeste , à sa fierté douce. Que de grâces ! que de majesté ! Tout en elle décèle une déesse. Que daignez-vous m'annoncer , chaste sœur d'Apollon ? Mes chants vous ont-ils fait descendre des sommets du Pinde pour orner mon front d'une couronne de laurier ? Poursuivez , me dit-elle , votre laborieuse carrière ; mais apprenez ce que vous devez ajouter aux leçons de votre Muse , et réjouissez-vous d'être de nouveau rempli de la divinité. Il est beau sans doute de tracer aux hommes les règles de conduite , les lois qu'ils doivent observer , et d'ornez ainsi leur esprit de connoissances utiles ; mais , ce n'est point assez : les FEMMES qui , riches des bienfaits de la nature , sont douées de plus de grâces , et qui ont reçu de cette mère tendre la BEAUTÉ pour partage , veulent aussi connoître

ce qui fait la gloire et l'ornement de leur esprit , et les mœurs qui les doivent diriger. Nous Déités du mont Aonien , nous voyons toujours avec complaisance les formes heureuses du BEAU , et nous nous intéressons vivement à un sexe si digne d'être aimé. Nous savons d'ailleurs quels sont nos devoirs et les arts qui conviennent aux jeunes filles. Poète favorisé des Muses , je vais vous apprendre tous ces salutaires secrets.

La nature n'a point formé le cœur des femmes d'un limon assez grossier , et leur esprit n'a pas été si disgracié par cette mère commune , qu'elles ne soient capables des plus belles connoissances. Qui pourroit penser , dans une folle erreur , qu'il ne leur a pas été donné d'être savantes , ni de pouvoir sonder les abîmes profonds du vrai ? Le flambeau de la raison se-

roit-il donc éteint pour elles , en paroissant à la vie ? Pourquoi cette vertu inhérente à tout esprit humain seroit-elle ainsi atténuée et affoiblie dans le BEAU SEXE ? Les Dieux n'ont point sanctionné cette distinction criminelle. Apollon n'est pas seul habile à la culture des beaux arts ; Pallas et la troupe divine des neuf sœurs en font comme lui leurs délices. Elle dit : elle disparoit comme une ombre légère. Je demeure plongé dans la tristesse et l'abattement. Je m'écrie : ô DÉESSE ! où portez-vous si rapidement vos pas ? Que ne m'est-il permis de vous interroger et de vous entendre ! que ne puis-je vous parler à mon gré , vous arrêter par mes discours et m'enrichir sous votre discipline de tous les trésors du Parnasse !

* Vous m'apprendriez quelles sont les

* QUILLET termine son Poëme par un

CHANT QUATRIÈME. 123

us qui peuvent rendre les FEMMES
ables, les connoissances qui doivent
er leur esprit ; et l'art heureux,
s si peu connu de régner sur les
mes, par le charme de la raison
e la sagesse. Je répéterois vos sa-
ires leçons ; je retracerois dans mes
vos divins préceptes. Je célé-
ois, en langage des dieux, cette
e moitié de nous-mêmes, ces ob-
les plus charmans de la nature,
plus capables d'émouvoir une ame
sible ; ce SEXE, par excellence,
digne des hymnes d'un favori

ode relatif aux événemens de son siècle.
épisodes de circonstance ne plaisent or-
irement qu'un jour, et les contempo-
s seuls s'en amusent. Voyez *les Lettres*
provinciales de PASCAL, etc. J'ai donc
titué *une fin* à celle de QUILLET : les
teurs de la littérature pourront lire le
e latin.

d'Apollon ; ce **SEX** qui, naturellement foible, supporte avec un courage admirable tous les labeurs de la gestation et toutes les souffrances du part ; qui nous nourrit de son propre lait dans l'enfance, qui essuie nos pleurs dans la jeunesse, qui nous prodigue les consolations d'un amour vertueux dans l'âge viril, qui nous chérit encore dans la vieillesse. Amantes fidelles, courageuses amies, mères tendres, indulgentes épouses, vous couvrez de tous vos charmes les divers stades de notre vie, qui, sans vous, ne seroit qu'une longue chaîne d'espérances toujours frustrées, et ressembleroit à ces nuits éternelles qui s'écoulent dans le silence des tombeaux ! J'apprendrois à cette intéressante portion du genre humain, avec combien de circonspection elles doivent entrer dans le vaste champ des sciences ; je choisirois moi-

CHANT QUATRIÈME. 125

même , d'une main paternelle , les branches qu'elles peuvent cultiver sans crainte ; j'inscrirois avec orgueil leurs noms célèbres au temple de mémoire , à côté des bustes immortels de SAPHO , de DESHOULIERES et de DACIER ; je dirois AUX AMANTES par quels moyens elles peuvent être long-temps aimées et respectées ; j'apprendrois aux EPOUSES l'art charmant d'être toujours chéries , et le secret de devenir les plus heureuses des MERES. Toutes prêteroient (il n'en faut point douter) une oreille attentive à mes accens ; toutes écou-teroient avec enthousiasme les concerts de ma Muse.

Mais où m'emportent mes vains désirs ? Peut-on , au milieu du bruit tumultueux des armes , entendre les sœurs d'Apollon qui détestent les combats , et ne se plaisent que dans le repos ? Cependant , les vœux ardens que nous

formons seront un jour exaucés : la paix, l'aimable paix chassera bientôt loin de nous la valeur farouche, la folle ambition, et l'insatiable amour du carnage. Alors seront reçues dans les Gaules, avec des transports unanimes, les neuf savantes déesses, et la troupe sacrée des poètes : alors enfin nos descendans mettront en pratique les règles du BEL ART dont nous avons expliqué les leçons ; et les plaisirs d'un hymen légitime combleront par-tout les vœux des mortels.

FIN DU CHANT QUATRIÈME

ET DERNIER.

